

ACUMEN



GALERIE
JOSEPH



4 LANGUES
DISPONIBLES EN LIGNE

FRANÇAIS
ENGLISH
ITALIANO
ESPAÑOL

ACUMEN

« LA FÊTE N'EST PAS FINIE »
EST LE NOM CHOISI POUR LE PROJET
PORTÉ PAR L'AGENCE MUOTO QUI
REPRÉSENTE LA FRANCE À LA
18^E BIENNALE D'ARCHITECTURE
DE VENISE AYANT POUR THÉMATIQUE
« LE LABORATOIRE DU FUTUR ».

Titre qui a inspiré notre numéro de juin tant ces mots, pourtant si simples, résonnent comme un cri d'espoir en nous laissant entrevoir la possibilité de créer ensemble de nouveaux imaginaires. Avec leur proposition architecturale en forme hémisphérique évoquant le globe terrestre, l'équipe pluridisciplinaire de ce projet audacieux a imaginé un lieu de fête et d'expérimentation, offrant aux visiteurs une expérience commune à la fois spatiale, esthétique et sonore. À découvrir absolument.

Autre moment fort : la 76^e édition du Festival de Cannes qui proposait des films de tous horizons et de multiples pays. Une richesse cinématographique intense et éclectique qu'une partie de la rédaction d'*Acumen* a eu la chance de découvrir. Notre rubrique cinéma « Spécial Cannes » met en lumière les films qui nous ont bouleversés et les talents charismatiques immortalisés sur la Croisette, au pied des marches, aux soirées de projection ou encore dans l'intimité d'une chambre d'hôtel. Des images en noir et blanc prises sur le vif par notre photographe officiel François Berthier, à découvrir dans notre portfolio spécial Cannes 2023.

S'inspirant de l'univers cinématographique, l'artiste mexicaine de grand talent Tania Franco Klein explore la condition humaine à travers des clichés saturés de lumière et de couleurs. La photographe nous entraîne dans une satire du rêve américain et les désastres psychologiques profonds qu'il génère dans la vie quotidienne. Des images qui bousculent et interrogent notre vision du monde actuel.

« La fête n'est pas finie » résonne aussi comme une envie de liberté extrême que nous avons ressentie dans le travail de l'artiste américaine Shae Detar. Des œuvres entre photographie et peinture qui nous transportent dans un monde alternatif, à la fois hypnotique et surréaliste, coloré et texturé. Ces images artisanales d'une puissante intensité nous relient à l'humanité de la vie.

Explorant un univers artistique totalement différent, mais tout aussi hypnotique, nous avons eu la chance de collaborer avec la photographe Eseniya Araslanova pour notre édito de juin qui met en lumière la grande Renata Litvinova. Actrice, auteure, réalisatrice et scénariste, l'artiste aux mille talents a fui la Russie l'année dernière pour réécrire l'histoire d'une nouvelle vie faite de passion, de liberté et de bonheur absolu. Une mise en scène entre puissance, métaphore et minimalisme qui révèle la renaissance éternelle de la talentueuse créatrice interrogée lors d'une interview réalisée par Alexey Nilov, rédacteur en chef de l'édition ukrainienne de *L'Officiel Hommes*.

Nous remercions le photographe Emmanuel Annor (The Bridge Gallery) pour la couverture de notre magazine ainsi que l'ensemble de nos contributeurs qui, grâce à leurs réjouissantes découvertes, nous laissent imaginer que la fête n'est pas encore terminée.

Bonne lecture à tous !

MÉLISSA BURCKEL

COUVERTURE

© Sarfo Emmanuel Annor, Courtesy by The Bridge Gallery

ÉDITORIAL



© Vincent Fournier



© Sergei Polzakov



© Sarfo Emmanuel Annor, Courtesy by The Bridge Gallery

DESIGN

- 13 LE CANN, UN DIALOGUE MINIMALISTE ENTRE ARTS ET ÉPOQUES
- 19 KHALED EL MAYS ANTHROPOMORPHISME JOYEUX ET ÉGYPTÉ ANCIENNE
- 23 ANDRÉS MONNIER ALCHIMISTE DE LA MATIÈRE
- 27 MICHELE DE LUCCHI L'ARCHITECTURE HUMANISTE AU SERVICE DU BIEN-ÊTRE
- 32 ODE AU DESIGN 80'S
- 39 L'ART DE LA PLUME
- 44 ISAMU NOGUCHI

ARCHITECTURE

- 50 VINCENT FOURNIER, FUTUR ANTÉRIEUR
- 59 GLASS PAVILION
- 64 NORMAN FOSTER
- 72 RAGA SVARA, UN HAVRE DE VERDURE EN INDE
- 78 LA VILLA BRUMMELL MAJORELLE OU L'HOMMAGE CONTEMPORAIN À LA MÉDINA
- 85 UNE NOUVELLE RÉSIDENCE D'ARTISTES EN URUGUAY
- 88 LA BIENNALE DI VENEZIA - PAVILLON FRANÇAIS

ART

- 96 GREGORY OREKHOV, LE LAND ART POST-MINIMALISTE
- 102 FRANÇOISE PÉTROVITCH
- 109 LA SCULPTURE HYPERRÉALISTE
- 115 « FIGURATIONS. UN AUTRE ART D'AUJOURD'HUI »
- 120 KIMSOOJA
- 124 PHOTORÉALISME
- 130 VASES EN PIERRE DE L'ÉGYPTE ANTIQUE

PHOTOGRAPHIE

- 134 LES MONDES ULTRA-TERRESTRES DE SHAE DETAR
- 144 THE BRIDGE GALLERY CONCILIE PHOTOGRAPHIE ET BLOCKCHAIN
- 152 HARRY GRUYAERT, UNE OBSESSION POUR LA COULEUR
- 156 ELINA BROTHERUS
- 162 DU MIDWEST AU MIDTOWN
- 171 WERONIKA GESICKA, ÉTUDE SUR LA MÉMOIRE COLLECTIVE
- 175 COUP D'ŒIL

SOMMAIRE



CINÉMA

- 178 TANIA FRANCO KLEIN UNE VISION SPECTRALE DE L'HUMANITÉ
- 185 PAUL GUILHAUME, LA LUMIÈRE DU DOCUMENTAIRE
- 190 BENJAMIN MILLEPIED REVISITE CARMEN
- 194 MICHEL GONDRY, ENTRE DEUX FILMS
- 198 CANNES FILM FESTIVAL TALENTS 2023
- 211 FESTIVAL DE CANNES

SPHÈRE MODE

- 222 LORIANE LEGER OU L'ART DE LAISSER PARLER LA BEAUTÉ NATURELLE
- 230 RENATA LITVINOVA : RENAISSANCE ÉTERNELLE
- 249 JENNY HYTÖNEN, UNE SYMBOSE ENTRE LA TECHNOLOGIE ET LE CORPS
- 254 SVRN : DESIGN MINIMALISTE
- 258 FEAR OF GOD : CE QU'IL FAUT RETENIR DU TOUT PREMIER DÉFILÉ
- 263 KOLOR, UN ESPRIT COLORÉ ET DÉSTRUCTURÉ

GASTRONOMIE

- 268 UN PRADA CAFFÈ S'INVITE CHEZ HARRODS À LONDRES
- 273 PRIX BALZAC POUR LA CRÉATION CONTEMPORAINE
- 276 À PARIS, À L'AMOUR, À LA FÊTE
- 280 TEMPÊTE
- 284 LA LUMIÈRE, VÉHICULE DU FUTUR PAR MASQUESPACIO
- 289 MADAME SAKÉ, LE PARTAGE D'UN SAVOIR-FAIRE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

VOYAGE

- 295 PARCO DEI SESI
- 298 LES ITALIENS
- 304 MONSIEUR GEORGE
- 308 CAP D'ANTIBES BEACH HOTEL : SO CHIC!
- 313 HÔTEL DAME-DES-ARTS

SOMMAIRE

© Tania Franco Klein

© Sarah Ford

© Bruno Barbey

© Studio VF



FRANCE - PARIS

LE CANN, UN DIALOGUE MINIMALISTE ENTRE ARTS ET ÉPOQUES

Le Cann, c'est un studio, un style, un dialogue et un univers imaginés par un duo de designers et d'architectes d'intérieur : Raphaëlle Robert et Guillaume Fantin. Mais c'est également la recherche d'un équilibre entre des lignes épurées, de la lumière ainsi que de la texture pour créer des intérieurs minimalistes, chaleureux et élégants. Un duo complice à suivre de près !

Née d'une rencontre sur les bancs de l'École Bleue à Paris, cette passion pour la pureté des lignes a conduit le duo à commencer par dessiner des résidences, des boutiques et des hôtels afin de poser les bases d'un style. Un univers partagé que Raphaëlle et Guillaume développent au fil des années et au rythme des saisons avec un ADN qu'ils n'ont cessé de nourrir et de faire évoluer à travers des collaborations dans le mobilier et le design.





Leur quête est une recherche d'équilibre basée sur une simplicité intemporelle qui leur est propre, créant ainsi un dialogue entre les différents moyens d'expression artistiques et les différentes époques pour apporter du relief et de l'émotion à leurs réalisations. Leurs créations donnent ainsi une harmonie, mais surtout une âme aux lieux tout en créant un contraste entre les matières, les notes vintages et les volumes mis en avant grâce aux jeux de lumière. En outre, il ne faut pas oublier de mentionner l'art du détail rendu possible grâce aux savoir-faire artisanaux, étape importante dans leur processus créatif.

« Nous travaillons toujours avec une enveloppe très minimaliste, dessinée selon des axes de symétrie, un héritage de mon passage chez Joseph Dirand », explique Guillaume Fantin. « Ensuite, il est intéressant de privilégier les jeux de volumes plutôt que les cloisons et les demi-cloisons afin de donner des fonctions à un espace volontairement ouvert », abonde Raphaëlle Robert.

Mais c'est surtout à partir des envies des propriétaires, des lieux et de l'espace que Raphaëlle et Guillaume créent. Ils jouent sur une sobriété dynamisée par des références empruntées à l'histoire de l'architecture, du design, des arts plastiques et audiovisuels, et viennent faire émerger et converger les arts et les époques en un seul et même lieu.

THOMAS DURIN

STUDIOLECANN.FR





LIBAN - BEYROUTH

KHALED EL MAYS ANTHROPOMORPHISME JOYEUX ET ÉGYPTÉ ANCIENNE

Studio de design multidisciplinaire basé à Beyrouth, qui officie aussi bien dans la conception de meubles que dans l'architecture d'intérieur et le graphisme, Atelier Khaled El Mays s'appuie sur une myriade d'artisans présents sur tout le territoire du pays du Cèdre.

Favorisant un processus créatif très organique, il privilégie les matériaux naturels tels que l'osier, le cuir ou le fil de coton. À l'occasion de la dernière édition de la Milan Design Week, le studio a dévoilé deux collections de haut rang avec le soutien de la Nilufar Gallery, institution renommée de l'univers design de la cité lombarde. La première collection, « Flora Modular Sofa », se déploie à travers des formes généreuses, organiques et colorées via trois assises et une table d'appoint. Légèrement anthropomorphes, toutes ces pièces sont habillées de tissus imprimés dans une gamme de motifs graphiques saisissants.

Autre proposition milanaise, la collection « The Lotus Series », projet démarré il y a cinq ans, se présente comme une exploration des expressions architecturales de la fameuse fleur. El Mays a commencé par sculpter du bois et du marbre, comme pour retrouver cette sensation visuelle propre à l'univers du bâti. L'objectif était alors d'étudier la meilleure façon de créer des œuvres influencées par une forme originale, à la fois ancrées dans le présent et projetées dans le futur, loin de toute nostalgie.

Le designer s'est alors tourné vers la fleur de lotus, omniprésente dans l'ordre architectural et les peintures murales de l'Égypte ancienne. Il a choisi de revisiter la fleur en déformant sa silhouette initiale pour lui donner des ailes. Une expérience de recherche esthétique qui s'est vue déclinée à travers une myriade de marbres – des tables, des guéridons ou encore une élégante assise de satin gris – qui semblent à la fois perdus dans les méandres de notre chronologie esthétique et résolument contemporains.

LISA AGOSTINI

@KHALEDELMAYS





MEXIQUE - ENSENADA

ANDRÉS MONNIER ALCHIMISTE DE LA MATIÈRE

Des pièces sculpturales qui racontent des histoires, à travers l'union des arts et du design. Tel est l'objectif d'Andrés Monnier, artiste mexicain autodidacte né à Guadalajara, et aujourd'hui basé à Ensenada en Basse-Californie.

Son premier souvenir lié à la création, il le doit à sa grand-mère : « [...]enfant, je me souviens avoir eu de la curiosité pour une petite statue appartenant à ma grand-mère. Et avec cette "curiosité", j'ai commencé à intervenir (ou plutôt détruire) cette statue avec des crayons et de la peinture. Ma grand-mère s'est fâchée, car il s'agissait d'une marque de reconnaissance de l'université de Guadalajara où elle était professeur d'arts plastiques. [...] mais elle ne m'a pas puni. [...] elle m'a donné une explication sur la forme de la statue et je pense que c'est comme ça qu'elle a ouvert la porte de l'art en moi. »

Une porte qui s'ouvre pleinement en 2017 quand il lance son propre atelier où, épaulé par toute son équipe, il crée des pièces, des objets d'art et des meubles fonctionnels avec le feu, la roche, le verre, le béton, le bois ou encore le métal. Trois ans plus tard, l'artiste choisit de créer sa première collection de pièces en utilisant seulement la roche, qui devient son matériau signature. Ce n'est qu'en 2021, alors qu'il est aussi étudiant en médecine et en génie industriel, qu'il choisit de se lancer pleinement en tant qu'artiste et organise à Tribeca, à New York, sa première exposition intitulée « Olympe », sous l'égide de la Galerie Philia. Il y présente 17 pièces, toutes issues de sa première collection inspirée de la mythologie grecque.

LISA AGOSTINI

ANDRÉS MONNIER EST REPRÉSENTÉ PAR LA GALERIE PHILIA

@GALERIE.PHILIA
 GALERIE-PHILIA.COM
 @MONNIERANDRES





BELGIQUE - BOUSSU

MICHELE DE LUCCHI L'ARCHITECTURE HUMANISTE AU SERVICE DU BIEN-ÊTRE

Michele De Lucchi est un architecte et designer né en 1951 à Ferrare, en Italie. Diplômé en architecture à Florence, il deviendra l'un des principaux designers italiens, grâce à son approche humaine. Durant les années où l'architecture est radicale et expérimentale, il développe sa créativité avec des idées et essais d'avant-garde caractérisés par le désir de modifier la façon de penser les habitats et les villes, avec une réelle envie de se détacher des aspects techniques et fonctionnels.

Benedetto, chêne naturel, 2007 © Michele De Lucchi

28



DESIGN



Tre Chiodi © Tom Vack

29

Cet artiste multidisciplinaire, reconnu pour sa lampe « Tolomeo » produite en 1987 et éditée par Artemide, développera tout au long de son parcours des lampes et du mobilier pour des entreprises italiennes et européennes de renom avec la plus grande liberté d'expression, alliant la technique à l'esthétique.

Entre 1988 et 2002, Michele De Lucchi sera chargé de conception chez Olivetti. Il y développera des projets expérimentaux reprenant une large gamme de meubles, d'ordinateurs et d'objets, ainsi que de nombreuses théories personnelles sur l'aménagement de l'espace de travail.

Lors de ces dernières années, le maître italien a développé des projets d'architecture pour des clients privés et publics, notamment en Géorgie où il a imaginé le pont de la Paix à Tbilissi, sans oublier ses multiples récompenses.

Également, l'architecte développe des projets comme celui de Earth Stations, des bâtiments visionnaires conçus pour favoriser le bien-être de l'homme et la santé de la planète. Il conçoit une interaction humaine et une relation éthique à la nature, en considérant l'environnement comme un éducateur capable d'influencer le comportement des personnes, et en proposant des espaces communs afin d'y développer une coopération sociale heureuse et productive.

Cette année, c'est le Grand-Hornu, musée du patrimoine en Belgique, qui a décidé de parcourir sa vision de l'architecture en proposant une exposition intitulée « Futuro Gentile – Un futur aimable ».

À travers ses travaux, Michele De Lucchi expérimente, d'une part, l'architecture paradoxale afin d'encourager l'humain à prendre conscience de son corps et de sa capacité à s'adapter et, d'autre part, l'architecture naturalisante pour obtenir une réaction de l'être humain face à l'évolution en proposant une architecture fertile ; une architecture qui se décline en de petits lieux de réflexion : des serres, des loges et des pavillons en bois qui peuvent redevenir de l'humus avec le temps.

Michele De Lucchi, un architecte humaniste qui souhaite faire prendre conscience que l'architecture n'est pas seulement un bâtiment, mais qu'il existe aussi en son sein des interactions et des corps en mouvement.

THOMAS DURIN

« FUTURO GENTILE – UN FUTUR AIMABLE »,
MICHELE DE LUCCHI & AMDL CIRCLE
SITE DU GRAND-HORNU
82, RUE SAINTE-LOUISE, BOUSSU (BELGIQUE)
JUSQU'AU 27 AOÛT 2023



FRANCE - PARIS

ODE AU DESIGN 80'S

Remix Gallery fait revivre le design des années 1980 à l'esthétique postmoderne, avec une collection de pièces aussi rares qu'emblématiques.

La décennie 1980 reste un symbole des changements révolutionnaires et sociologiques qui se sont produits à bien des niveaux de la société. C'est justement le credo des fondateurs de la Remix Gallery spécialisée dans le domaine du design français. Un héritage esthétique et éclectique pour le monde contemporain que Valérie Bouvier et Antoine Nouvet remettent en lumière et au goût du jour depuis 2015 dans leur espace à Saint-Ouen-sur-Seine. La première est plasticienne, le second est historien. Tous deux développent une réflexion à la fois « formelle, fonctionnelle et politique », tout en consacrant leurs recherches au travail de Philippe Starck, designer visionnaire qu'ils vénèrent et dont les objets sont devenus cultes. Canapés, fauteuils, chaises, luminaires, paravents, bibliothèques, tables, bureaux... En huit ans, ils ont réussi à constituer « un stock et une collection aussi importants que rares de pièces [qui ne sont] plus édités », revendiquant « une esthétique post-moderne, iconique de cette période aussi prolifique que mythique ».





34

35

RENOUVEAU ET INVENTIVITÉ

Au sein de sa galerie, le duo compte déjà de nombreux grands noms, comme Andrée Putman, Ettore Sottsass, Pascal Mourgue, Olivier Gagnère, Gilles Derain, Christian Duc, Alessandro Mendini et Jasper Morrison. Ces deux enfants des années 1980 défendent ainsi bec et ongles créateurs et créations, renouvelant les styles et la vision avant-gardiste de cette décennie florissante qui ne semble pas près de s'essouffler. Il n'y a qu'à voir leurs différentes expositions monographiques organisées dans leur espace, mais aussi récemment leurs stands conçus au marché Paul Bert et au PAD Paris en mars dernier. Car, encore aujourd'hui, l'esthétique *eighties* continue de séduire toutes les générations, surprenant le public par son inventivité, son audace, sa radicalité, ses formes géométriques, ses couleurs vives. Elle contribue aussi régulièrement « à enrichir des collections institutionnelles et privées », comme le souligne Remix Gallery, pour un renouveau perpétuel du design, et plus largement de l'art et de la mode.

NATHALIE DASSA

REMIXGALLERY.FR



© Avec l'aimable autorisation de la Remix Gallery



© Avec l'aimable autorisation de la Remix Gallery



“ LA SEULE LIMITE QUI EXISTE EST CELLE DE SON IMAGINATION ET DU RESPECT DU MATÉRIAU. ”

FRANCE - PARIS

L'ART DE LA PLUME

Maxime Leroy travaille les plumes avec un esprit rock et haute couture pour les emmener sur le terrain de l'art et du design.

Quoi de commun entre un escarpin, une moto, une lampe et un costume du Moulin-Rouge ? Les habillages de plumes de Maxime Leroy. Il a été formé à la plumasserie par l'unique école au monde enseignant cet art, le lycée parisien Octave-Feuillet, où il a suivi les cours de Dominique Pilliard et de l'artiste plumassière Nelly Saunier. Il cultive depuis lors l'art du détournement. « *On peut tout faire avec la plume* », affirme le créateur pour lequel la seule limite qui existe est celle de son imagination et du respect du matériau. Il nous le prouve en jouant avec les illusions de textures et les trompe-l'œil, et en utilisant la plume là où l'on ne l'attend pas. Teintée, découpée, brûlée, tressée et cousue, elle sert à créer des associations insolites avec le bois, le cuir ou le métal. Le plasticien a ainsi fait pousser une mousse plus vraie que nature sur un bloc de bois brûlé grâce à un vapoureux duvet de dinde teinté, imité le pelage et la crinière d'un lion dans son *Trophée de Némée*, personnifié le cadre d'un vélo en le plaquant de plumes noires, ou encore mis en scène l'aérodynamisme d'une moto débridée baptisée *Céline*, pour le Palais de Tokyo...



40

© M. Marceau

41

Il y a tout juste dix ans, Maxime Leroy ouvrait son atelier M. Marceau pour remettre au goût du jour des techniques ancestrales et développer sa vision personnelle du métier. Depuis, ses collaborations avec des praticiens d'autres disciplines donnent naissance à des pièces aussi graphiques qu'un tabouret dont l'assise se pare des reflets de plumes de dindons, conçu avec Sarah Madeleine Bru, ou que la lampe « Éclipse » réalisée conjointement avec Ludwig & Dominique, maîtres d'art en ébénisterie. Si les plus grandes maisons de haute couture font appel à lui, il développe son propre style avec Sacco Baret, une marque de luxe fondée avec les designers Paul Baret et Jayma Sacco pour renouveler les accessoires mode. Chaussures, sacs et bijoux deviennent de l'art à porter. Pour faire vivre un savoir-faire des plus rares, Maxime Leroy a également pris la direction artistique de la maison Février, labellisée Entreprise du patrimoine vivant. Née en 1929, celle-ci a habillé de plumes les plus grandes stars du music-hall, dont elle continue à faire vivre la féérie. De la tradition à la création, la plumasserie est bel et bien un art contemporain.

SOPHIE REYSSAT

ATELIER M. MARCEAU
 M-MARCEAU.COM
 @M.MARCEAU.M
 @M.MAXIM.M



« HAUTE VOLTIGE, ŒUVRES
 EN PLUMES DE MAXIME LEROY »
 - MUSÉE DES ARTS PRÉCIEUX PAUL-DUPUY
 13, RUE DE LA PLEAU, TOULOUSE
 DU 24 MAI AU 12 NOVEMBRE 2023
 MUSEEPAULDUPUY.TOULOUSE.FR
 @MUSEE_PAUL_DUPUY



FRANCE - VILLENEUVE-D'ASQ

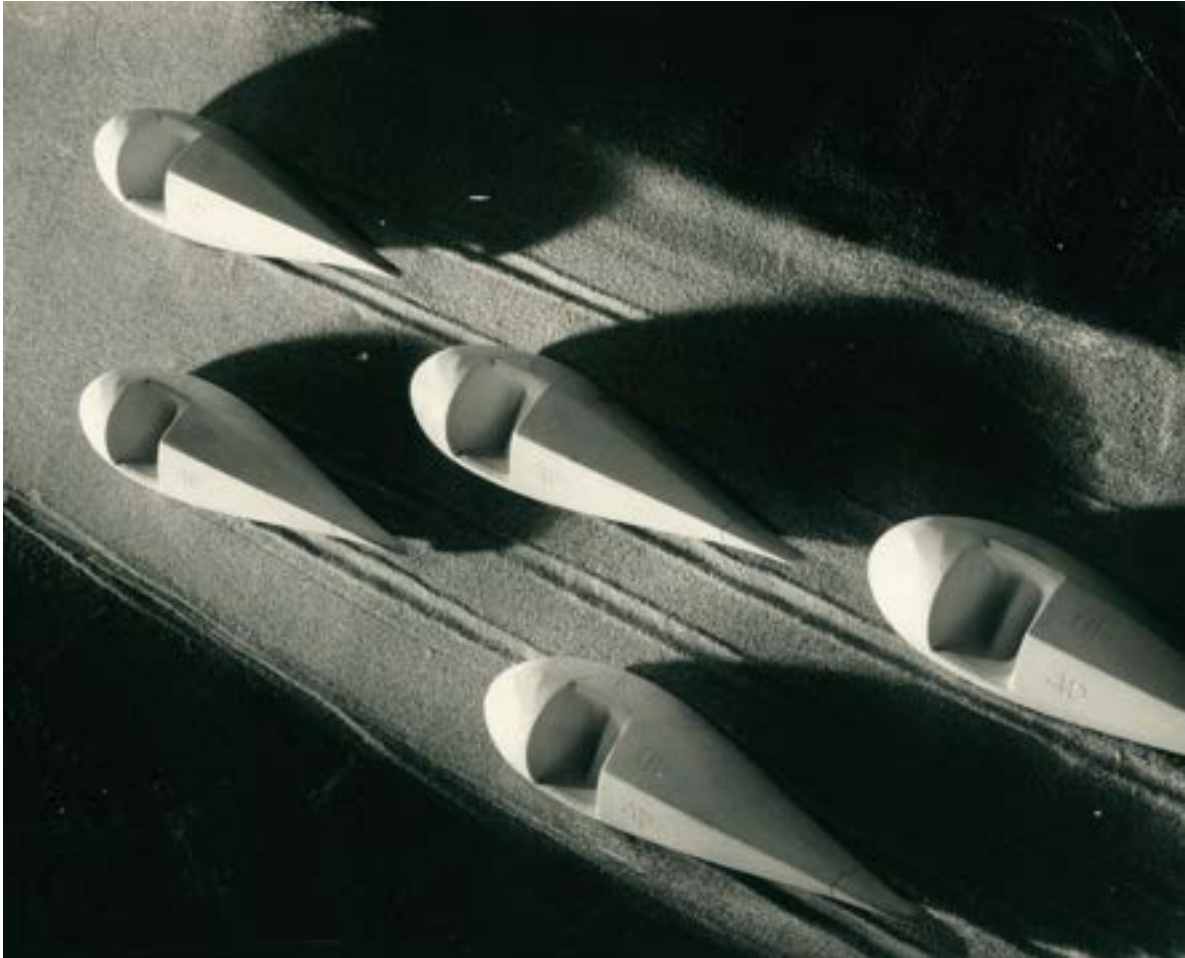
ISAMU NOGUCHI

SCULPTER LE MONDE

« Dépasser l'art des objets » : tel fut le dessein de l'artiste nippo-américain Isamu Noguchi (1904-1988) auquel le musée d'Art moderne et contemporain de Villeneuve d'Asq (Lille métropole) consacre une rétrospective - après le Barbican Centre de Londres, le musée Ludwig de Cologne et le Zentrum Paul Klee de Berne.



Isamu Noguchi, Plaster Model of Dymaxion Car, 1932. © Fay S. Lincoln photograph collection, HCLA 1628.
Photo : F.S. Lincoln © Special Collections Library, Pennsylvania State University.



Célèbre pour ses lampes en papier washi sur structures de bambou mêlant à l'art traditionnel japonais les formes les plus contemporaines, les lampes « Akari » produites à partir de 1952, l'ancien assistant du sculpteur roumain Constantin Brancusi n'aura eu de cesse d'effacer les frontières entre les arts, le design et la sculpture, mais aussi l'architecture, la danse et la calligraphie. « *Je n'ai jamais souscrit à l'idée que les sculptures ne sont que des sculptures* », confiait celui qui, dès 1926, inventait des masques de théâtre pour l'un des maîtres de la « modern dance », Michio Ito, et qui, durant près de 30 ans, participa à la création des costumes et des décors de la grande chorégraphe Martha Graham. « *Martha les utilisait comme outils symboliques ou gestuels. Elles étaient une extension de son corps.* »

C'est ainsi en adepte de « l'art total » que le sculpteur designer envisagea ses recherches formelles libérées de tout mimétisme naturaliste, cherchant sans relâche à « élargir les possibilités de la sculpture » en développant son art à l'échelle de l'objet et de l'espace domestique, mais aussi du corps en mouvement et du paysage.

C'est ainsi que, en 1946, lors de son spectacle *Cave of the Heart*, Martha Graham viendra habiter, se mouvoir et se métamorphoser dans la fascinante *Robe araignée* hérissée de fils de laiton surgis d'un *Serpent* de bronze (*Spider Dress and Serpent*)...

STÉPHANIE DULOUT

« ISAMU NOGUCHI : SCULPTER LE MONDE » - LAM
1, ALLÉE DU MUSÉE, VILLENEUVE-D'ASCQ
JUSQU'AU 2 JUILLET 2023
MUSEE-LAM.FR



Martha Graham avec Spider Dress and Serpent d'Isamu Noguchi pour son spectacle *Cave of the Heart*, 1946.
The Noguchi Museum, Archives 01619.
© Cris Alexander.



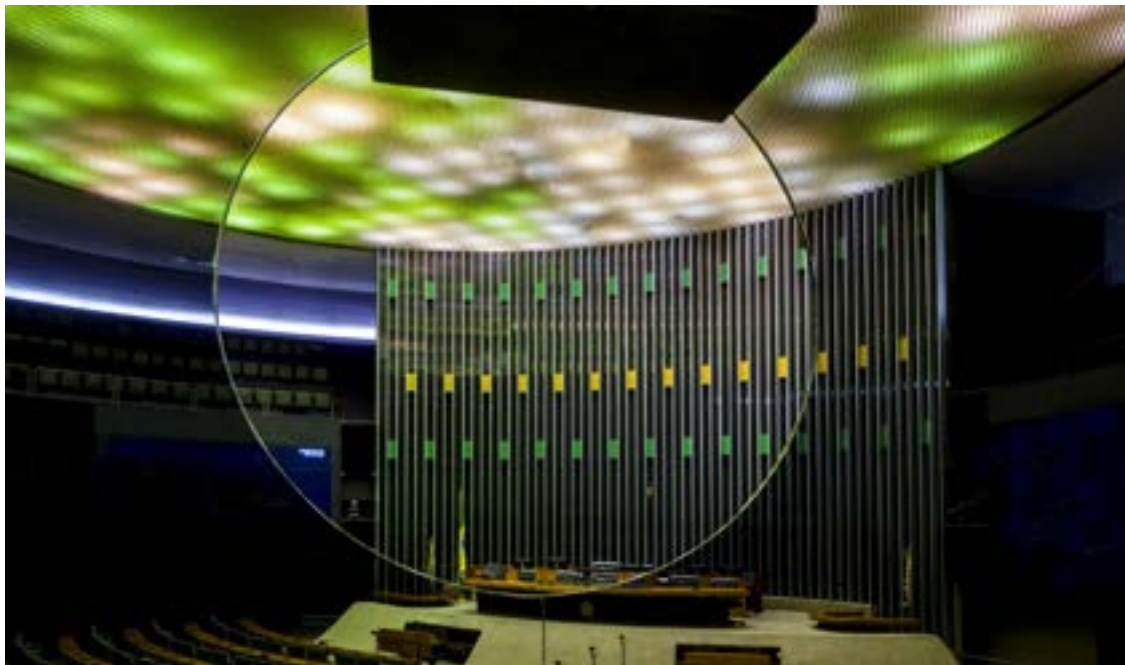
ARCHITECTURE

BRÉSIL - BRASÍLIA

VINCENT FOURNIER, FUTUR ANTÉRIEUR

Dans sa série sur la ville utopique et pourtant bien réelle de Brasília, le photographe confronte l'architecture et l'humain. Ces clichés invitent à un voyage spatio-temporel.





© Vincent Fournier

LE FANTASME SPATIAL EST OMNIPRÉSENT.



Fasciné par les manifestations du futur, l'artiste explore ses multiples facettes, de l'aventure spatiale aux métamorphoses du vivant, en passant par les utopies architecturales. Celle de Brasilia est aussi marquante qu'un roman d'anticipation. Sortie ex nihilo du désert brésilien, conçue en 1957 par l'urbaniste Lucio Costa et édiflée par l'architecte Oscar Niemeyer, cette capitale rêvée a incarné l'avenir des années 1960 avant de se figer pour l'éternité. Elle est désormais une machine à remonter le temps, qui a servi de décor illusionniste au photographe. Fenêtres en hublots, passages semblables à des couloirs de stations orbitales, structures posées sur des pilotis les faisant ressembler à des soucoupes volantes, l'une d'elle poussant la métaphore jusqu'à s'entourer d'un anneau évoquant Saturne... le fantasma spatial est omniprésent.

Le ciel sert d'ailleurs de toile de fond à ces architectures horizontales jouant avec les pleins et les vides. Avec ses angles aériens et ses prises de vues bannissant la perspective, parvenant à nous faire confondre sol et façade, Vincent Fournier défie les lois de la physique dans cette cité régie par le dogme de la géométrie, et dont les volumes désincarnés confinent à l'abstraction. La moindre présence humaine crée un effet surréaliste dont il joue savamment pour mettre les espaces en scène, utilisant les lignes modernistes comme un théâtre d'expérimentations visuelles. Dans sa diversité et son mouvement, la vie s'oppose à la rigueur de l'architecture, dont l'uniformité rationnelle génère une impression de solitude. Une certaine poésie envoûtante se dégage pourtant de l'esthétique de ces vastes structures. En perdant leur échelle humaine, elles ont gagné la postérité. Inscrite au Patrimoine mondial de l'Unesco depuis 1987, Brasilia a trouvé une nouvelle dimension en étant immortalisée par Vincent Fournier, dont une partie des clichés a intégré la collection permanente du Metropolitan Museum of Art de New York, et celle de LVMH à Paris.

© Vincent Fournier

SOPHIE REYSSAT

« UCHRONIE - VINCENT FOURNIER »
MUSÉE DE LA CHASSE ET DE LA NATURE
62, RUE DES ARCHIVES, PARIS 3^e
JUSQU'AU 17 SEPTEMBRE 2023

VINCENTFOURNIER.CO.UK
@VINCENT_FOURNIER_ARTIST
CHASSENATURE.ORG



À SAVOIR

Vincent Fournier présente une autre série photographique dans le cadre de l'exposition "Uchronie" : des images qui traitent de notre relation à la nature et à la technologie dans une version alternative de l'histoire.



© Vincent Fourmier



ÉTATS-UNIS - SHEFFIELD

GLASS PAVILION

L'agence américaine Specht Architects signe un superbe pavillon de verre à Sheffield dans l'État du Massachusetts. Les propriétaires ont troqué leur manoir historique du XVIII^e siècle pour une demeure au style minimaliste et moderne, afin de profiter de leur retraite. Ils ont néanmoins conservé les antiquités et les objets collectés au cours de leur vie.

L'architecte Scott Specht a ainsi relevé un défi architectural de taille, fusionnant deux esthétiques opposées au milieu d'un champ agricole en jachère bordé de grands arbres anciens. Le toit flottant en porte-à-faux offre une protection contre le soleil et le vent, limitant le besoin de climatisation et de chauffage. L'intérieur ouvert de 185 m² dispose d'un salon, d'une salle à manger et d'une cuisine, avec une chambre à coucher à chaque extrémité. Le décor prend des allures de galerie pour leurs collections : les peintures du XIX^e siècle ou encore les ustensiles de cuisine forgés des XVI^e et XVII^e siècles s'exposent sur les murs de la salle de bains et du garde-manger tout aussi séculaire.



Les finitions comprennent des surfaces en porcelaine, des armoires en chêne européen et du quartz dans la cuisine. Pour l'éclairage, les propriétaires ont voulu privilégier l'épure en dissimulant les luminaires LED, les interrupteurs, les prises et autres appareils. *« Nous nous sommes demandé si nous étions à la hauteur du défi d'un nouveau mode de vie, surtout à la retraite. Nous avons évolué et affiné nos objectifs [...] pour adopter un nouveau monde de fours à induction, d'éclairage de contrôle Google et d'une maison contrôlée par application »*, expliquent-ils.

NATHALIE DASSA

SPECHTARCHITECTS.COM



FRANCE - PARIS

NORMAN FOSTER

DE LA TERRE À LA LUNE

Déployée sur 2 200 m², l'exposition « Norman Foster » du Centre Pompidou, la plus grande consacrée à un architecte vivant, présente en 130 projets l'œuvre pléthorique d'un maître de l'urbanisme élaboré depuis six décennies. Présent dans 70 pays, ayant reçu plus de 300 récompenses, à la tête d'une agence de 1 500 personnes, dont les plus grands ingénieurs du high-tech, l'immense architecte méritait bien cette « futurspective » mettant en valeur, du viaduc de Millau à ses projets d'habitats sur la Lune, en passant par ses aéroports transparents, ses projets les plus innovants.

© Ben Johnson

Au cœur de toutes ses conceptions imbriquant industrie, technologie et nature, l'écologie est à l'origine de nombre de projets novateurs. Apparue dès ses débuts, la question environnementale et, plus précisément, celle de l'intégration des bâtiments dans le paysage semble avoir trouvé son accomplissement dans l'*Apple Park*, un grand bâtiment circulaire s'étendant sur un parc de 71 ha et accueillant 12 000 employés, dont les toits entièrement couverts de panneaux photovoltaïques assurent une autonomie en énergie, alors que des auvents filtrent la lumière naturelle. Ici, comme dans bien d'autres réalisations (les bureaux IBM ouverts sur la nature, le Carré d'art de Nîmes reflétant l'ancien théâtre antique, l'Ombrière du Vieux-Port de Marseille...), les frontières entre intérieur et extérieur sont brouillées.



© Nigel Young / Foster + Partners



Héritier de la pensée de Le Corbusier (rassembler pour libérer l'espace au sol), Foster considère l'architecture comme une entité (intégrant les systèmes aux structures), à la fois comme un point fixe et comme une entrée dans le paysage. D'*open space* en *skydome*, toits de verre et autres membranes translucides, la pénétration de la lumière apparaît comme l'autre élément fondamental de sa grammaire architecturale. Évidée de l'intérieur, la Hong Kong and Shanghai Bank (1979-1986), articulée autour d'un atrium géant et d'un immense exosquelette, révolutionnera ainsi complètement la typologie des grandes tours. Conçues selon la même notion de « *skin and bones* » (issue de Mies van der Rohe) faisant passer la structure à l'extérieur afin de créer une enveloppe ouverte, en interaction avec l'extérieur, la coupole de verre et d'acier créée en 1999 pour couronner le Reichstag tout comme celle de la grande cour du British Museum (1994-2000) visent à « maximiser la présence de la lumière », mais aussi, dans le cas du Reichstag, à intégrer des technologies de pointe permettant de ventiler naturellement la structure et d'économiser de l'énergie.



Une préoccupation constante présente jusque dans les projets d'habitats sur la Lune (2012-2015) utilisant le régolithe (la terre lunaire) et reproduisant la structure alvéolaire de l'os pour créer un dôme isolant, protégeant les habitats potentiels des radiations cosmiques, de la ténuité de l'atmosphère et des fortes fluctuations de température...

STÉPHANIE DULOUT

« NORMAN FOSTER »
 CENTRE POMPIDOU, GALERIE 1, NIVEAU 6
 PLACE GEORGES-POMPIDOU, PARIS 4^E
 JUSQU'AU 7 AOÛT 2023
 CENTREPOMPIDOU.FR



INDE - RAJKOT

RAGA SVARA, UN HAVRE DE VERDURE EN INDE

Ce centre de bien-être thérapeutique, situé à Rajkot dans l'État du Gujarat, est un parfait mélange d'esthétique, de philosophie et d'écologie. Son logo « pause » invite les clients à un arrêt dans le temps, à écouter leur corps en synergie avec la nature et à se ressourcer de manière éducative.

Le studio d'architecture Shanmugam Associates adopte ici une approche biophilique, intégrant sa réalisation au milieu de figuiers des banians et des pagodes, de manguiers, de terres agricoles, de sentiers sinueux... La réception accueille ainsi les visiteurs avec ce paysage luxuriant s'étendant jusqu'au toit, caché par des lianes suspendues, tel un rideau vert s'infiltrant dans l'entrée. Des arbres géants englobent le restaurant (avec sa cuisine gujarati), la bibliothèque et la piscine, quand des manguiers entourent la salle de yoga, offrant un espace de réflexion. Les vingt résidences sont construites autour d'un jardin communautaire et d'un pont circumambulateur qui encadrent une culture de moringas, baignée de soleil.







Pierres naturelles locales, meubles en teck massif et rotin constituent les matériaux caractérisant le design d'intérieur. Les cottages, nichés derrière des espaces zen végétalisés, ont également leur propre jardin privé avec piscine. Les salles de soins se situent à l'arrière de la propriété, avec un hall et une boutique enveloppés par un tamarinier de Manille qui fait office d'auvent. Le centre Raga Svara, qui s'étend sur près de 7 000 m², est ainsi une ode à la biodiversité et à la sérénité.

NATHALIE DASSA

RAGASVARA.IN



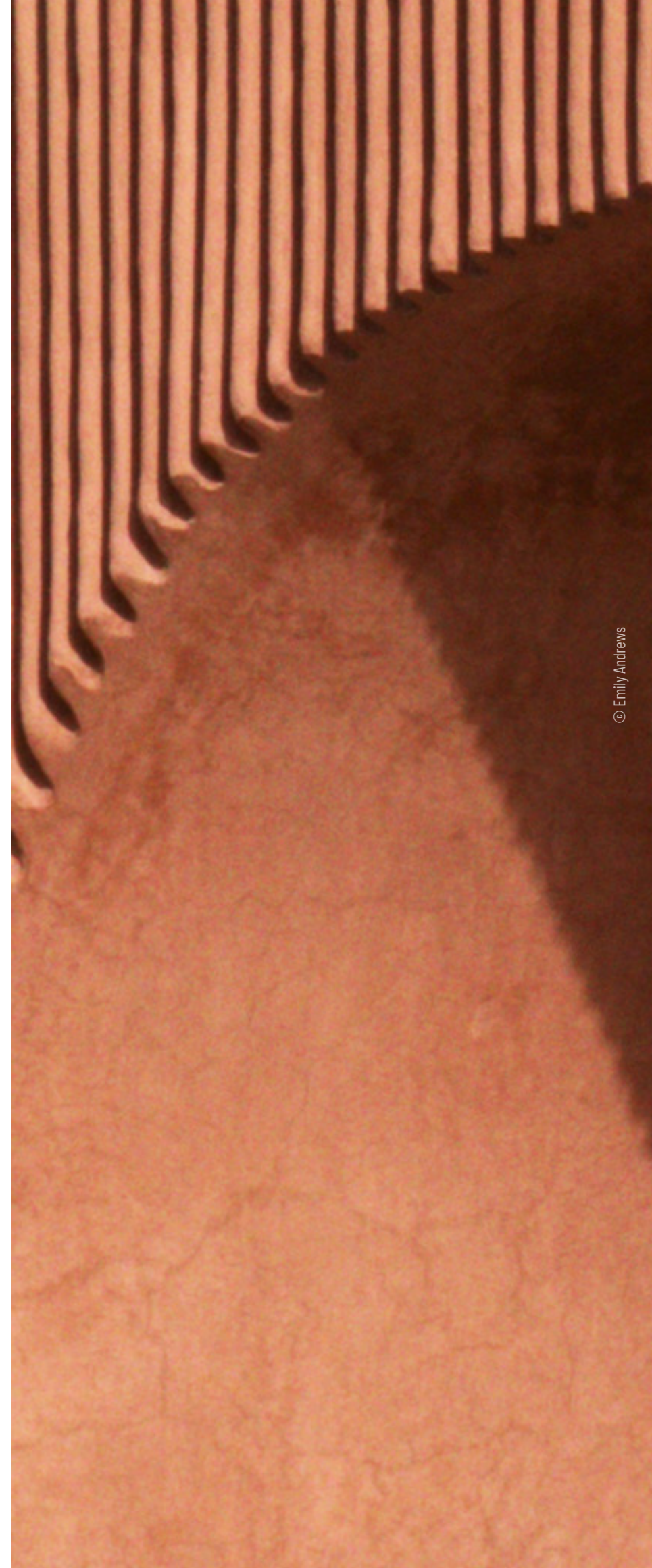
MAROC - MARRAKECH

LA VILLA BRUMMELL MAJORELLE OU L'HOMMAGE CONTEMPORAIN À LA MÉDINA

Une interprétation ludique d'éléments architecturaux arabes distillés à travers des yeux étrangers, et notamment ceux de l'architecte néo-zélandaise Bergendy Cooke : c'est ainsi qu'est présentée la majestueuse Villa Brummell Majorelle de Marrakech. Inspirée par la richesse architecturale de cet univers sans pour autant la reproduire, la silhouette du bâtiment rend hommage aux anciens remparts de la médina de la célèbre ville rouge.

On peut dire des différentes incisions dans cette masse ocre, solide et sculpturale qu'elles viennent offrir une variété d'expériences spatiales à travers l'échelle, la lumière et l'ombre. Les jardins environnants utilisent un langage similaire. Différents niveaux de plantations forment des jardins privés pour les invités, contrastant avec la forme sculpturale du bâtiment et renforçant l'idée d'oasis urbaine.





« C'était important d'être joueur », explique le studio d'architecture. « Ce n'est pas un bâtiment sérieux mais plutôt un bâtiment enchanteur qui (espérons-le) évoque le plaisir. Il n'est ni normatif ni voulant répliquer l'architecture locale. »

En ce qui concerne l'extérieur, il est composé de diverses finitions en plâtre, de carreaux faits à la main et de terrazzo local dans les espaces collectifs, y compris le mur d'entrée définissant sa présence sur la rue. Les reflets en laiton dénotent les transitions entre les différents espaces, de la rue à l'hôtel et des espaces publics aux espaces privés.

Édifié sur trois niveaux, cet hôtel dispose aussi d'un hammam traditionnel, conçu en marbre local et en tadelakt, un enduit typique du Maroc. Un lieu idéal où se prélasser après une visite au Musée Yves Saint Laurent.

LISA AGOSTINI

BERGENDYCOOKE.COM



82



83

© Emily Andrews



URUGUAY - JOSÉ IGNACIO

UNE NOUVELLE RÉSIDENCE D'ARTISTES EN URUGUAY

La Casa Neptuna fait partie de la Fundación Ama Amoedo, créée par la philanthrope, collectionneuse d'art et mécène Amalia Amoedo. Cette résidence d'artistes est née pour « *inciter à la pensée créative* ».

Le bâtiment, plongé dans l'environnement océanique naturel et la forêt indigène de José Ignacio, en Uruguay, a été construit par Edgardo Giménez pendant la pandémie. Sa structure ludique aux couleurs vives répond au style de cet artiste et designer argentin dont la carrière a démarré dans les années 1960, avec la scène avant-gardiste et Pop art de Buenos Aires. À l'intérieur, l'espace minimaliste est entièrement blanc et lumineux pour favoriser la concentration et les besoins des artistes interdisciplinaires, fonctionnant comme « un laboratoire d'idées et d'expérimentations ». Il comprend un grand studio partagé, des chambres privées avec salle de bain, une cuisine équipée et une salle polyvalente commune. L'objectif de la fondatrice est de produire un impact durable sur l'écosystème de l'art contemporain latino-américain. L'institution devrait ainsi élargir le dialogue et les réseaux des arts d'Amérique latine, des Caraïbes et de la diaspora, en mettant l'accent sur les scènes argentine et uruguayenne.

NATHALIE DASSA

FUNDACIONAMAAMOEDO.ORG
EDGARDOGIMENEZ.COM.AR





ITALIE - VENISE

18^E EXPOSITION INTERNATIONALE D'ARCHITECTURE – LA BIENNALE DI VENEZIA PAVILLON FRANÇAIS

BALL THEATER

« *Un théâtre pour réveiller le désir d'utopie* » :
voici la belle proposition de l'agence Muoto,
qui représente la France pour cette 18^e Biennale
d'architecture ayant pour thématique
« Le laboratoire du futur ».

Architecture sonore interagissant avec le visiteur, espace performatif, le Ball Theater a été pensé comme « une invitation au voyage » par une équipe pluridisciplinaire : Georgi Stanishev et Clémence La Sagna pour la scénographie (immersive) et Anna Tardivel pour la programmation (mêlant musiques, art vivant et arts visuels), associés à Jos Auzende (spécialiste de la scène musicale et de la performance d'avant-garde, et des cultures post-Internet, ayant signé la programmation du Batofar puis d'In Famous, avant de devenir codirectrice artistique de la Gaîté Lyrique).

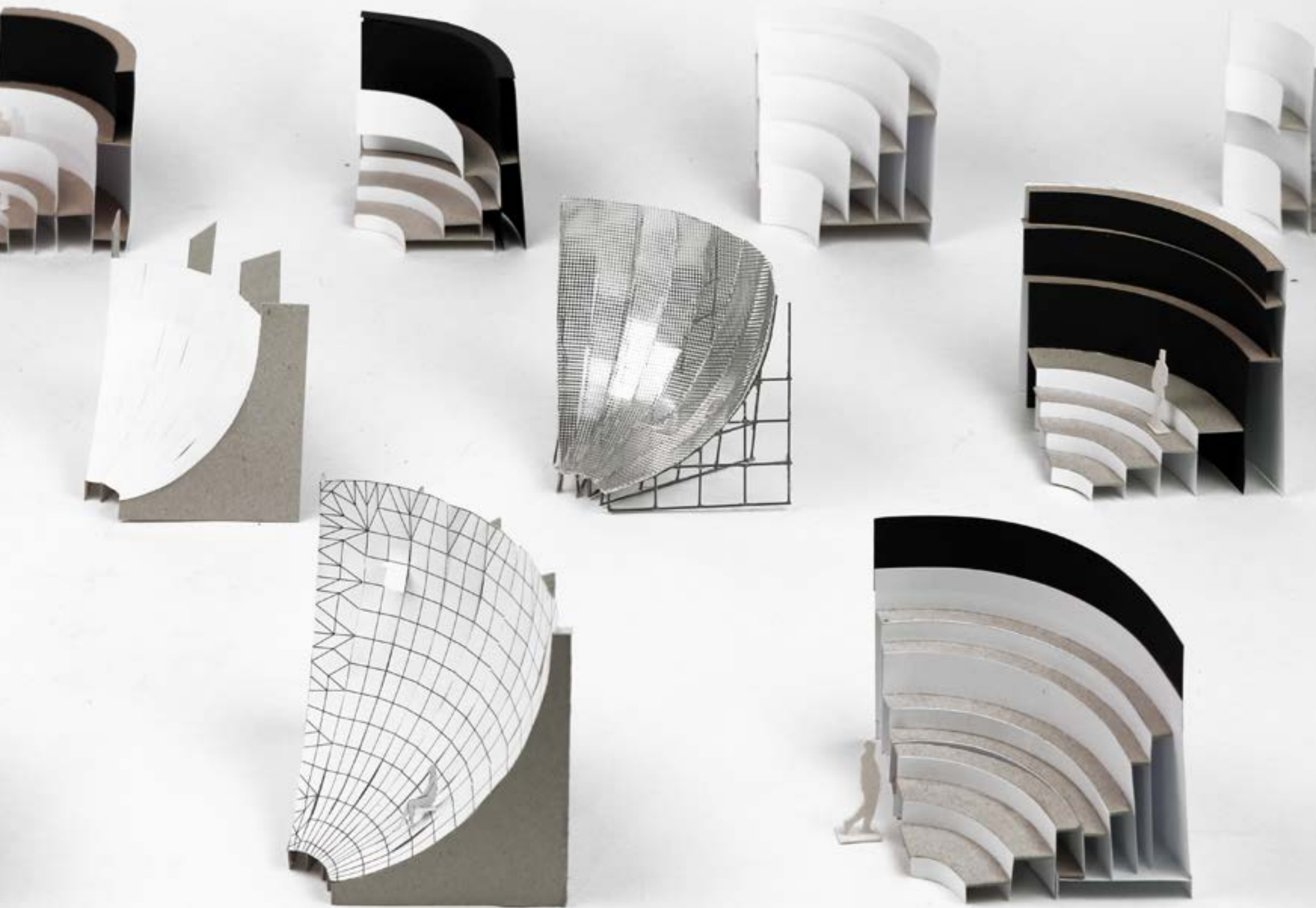


89

90



91



UNE ARCHITECTURE-THÉÂTRE

Ball Theater – La fête n'est pas finie : le titre en forme d'injonction ou de proclamation de cette demi-sphère de métal semblable à une boule à facettes géante annonce le rôle de ce « lieu de fête et d'expérimentation » voué à être activé par des bals, des résidences-ateliers et des tables rondes qui se tiendront durant toute la durée de la Biennale pour « fabriquer ensemble de nouveaux imaginaires et construire notre futur »¹ ; car, selon les concepteurs de ce *Ball Theater*, « le théâtre est par essence un laboratoire des identités, des lieux et des imaginaires » et le dispositif mis en œuvre, offrant aux visiteurs une expérience à la fois spatiale, esthétique et sonore, « permet de se projeter dans un ailleurs et dans le futur ».

UNE ARCHITECTURE PROSPECTIVE

Architecture modulable et légère inscrite dans la figure parfaite du cercle, cet hémisphère miroitant renvoie au globe terrestre (représentant le monde en miniature) et aux architectures utopiques. Conçu pour « réveiller nos désirs d'utopie » mais aussi « convoquer l'imaginaire de la fête », il en appelle à une nouvelle conception de l'architecture, non plus figée et purement représentative, mais expérimentale et prospective. Vaisseau de fortune, capsule futuriste, cabane néo-primitive ?... L'ambivalence formelle de cet ovni architectural est d'ailleurs destinée à nous troubler et à nous interroger, de même que les fragments de voix, chuchotements, interférences radiophoniques et autres bruits fantomatiques s'en échappant... Abri, cocon, habitacle, scène ou nacelle ? Aux visiteurs de décider de l'usage de ce théâtre sonore conçu comme « une chambre d'écho et de résonance » pour « écouter, capter, émettre des sons et tenter d'imaginer de nouveaux rituels »... Une proposition festive et poétique.

¹ Erol Ok, directeur général de l'Institut français, opérateur du Pavillon français.

STEPHANIE DULOUT

JUSQU'AU 26 NOVEMBRE 2023

LABIENNALE.ORG





© Nikita Subotkin

03

ART

RUSSIE - MOSCOU

GREGORY OREKHOV, LE LAND ART POST-MINIMALISTE

Les installations de l'artiste moscovite puisent dans les images métaphoriques, l'abstraction géométrique, les formes et les lignes pures, à l'image de *Red Vertical*, un hommage à Kasimir Malevitch.





Gregory Orekhov a longtemps suivi les pas de son père, sculpteur et académicien réputé, en apprenant les techniques et les matériaux dans son atelier, avant le décès prématuré de celui-ci à l'âge de 25 ans. Après lui avoir consacré le Museum of Yuri Orekhov en 2004, cet ancien diplômé de l'Académie russe de peinture, de sculpture et d'architecture s'est investi dans le land art post-minimaliste. Si on lui doit, entre autres, l'installation *Agatha*, en l'honneur de la naissance de sa fille, et *Black Square*, sculpture en miroir à la mémoire de Kasimir Malevitch dans le parc du même nom à Moscou, l'artiste quadragénaire est revenu en 2022 avec trois structures fascinantes. Avec *Red Vertical*, il rend à nouveau hommage à cette icône de l'abstrait, transposant l'une de ses toiles emblématiques, *Maison rouge* (1932), présente dans la collection du Musée d'État russe. Cette création $7 \times 5 \times 2$ a ainsi l'allure d'un bâtiment qui n'en est pas un : dans son champ du tangible, elle est tout aussi bien une cabane ou une tour, dépouillée de fenêtres et de portes. À l'exemple d'une architecture « privée de sa fonction » ou qui « se refuse d'être une habitation, dépourvue de qualités humaines ». Gregory Orekhov reprend ici les bases de la conception picturale de Malevitch, comme cette couleur rouge, dominante et révolutionnaire, récurrente tout au long de sa carrière.

RESPECTER LA RÉALITÉ INITIALE

Cette œuvre à grande échelle préserve ainsi cette sensation d'espace et de réalité dans laquelle le maître du *Carré noir* a vécu les derniers moments de son existence. Pour *Nowhere*, Gregory Orekhov explore la notion de tapis rouge via une ligne en polypropylène qui s'étend sur 250 m dans une forêt enneigée. Tout au long de l'histoire, ce symbole cérémoniel a accueilli dirigeants et royautés, chefs d'État et célébrités. Il incite ici le visiteur à endosser « le rôle d'un souverain », tout en soulignant que « *le désir de gloire, de richesse et de pouvoir est insignifiant lorsqu'il s'agit de la grandeur de l'Univers et de la nature* ». Sa réflexion est poussée plus loin encore : avec cette ligne rouge, comme « interdite » et « qu'il ne faut pas franchir », il dresse un parallèle avec l'actualité et les « violations de frontière », de plus en plus « mobiles ». Il nous invite à la franchir, pour permettre de redessiner les limites de ce qui est acceptable.

Quant au concept de *Sunflower*, sculpture en acier inoxydable poli miroir, il est dédié à « *la mémoire de tous ceux qui se sont battus et sont morts pour la paix, en opposition au mal, à la guerre et à la violence* ». Ce tournesol, tourné vers le ciel et le soleil, se compose de trois éléments : le blé (pain), le cercle (cycles de vie infinis) et le banc (destiné aux habitants du monde, le peuple). Gregory Orekhov requestionne cette fois les fondements de l'existence au sein de cette interconnexion humaine dans un monde serein pourtant possible.

NATHALIE DASSA

GREGORYOREKHOV.COM



FRANCE - PARIS

FRANÇOISE PÉTROVITCH

ENTRE (D)EUX

*« Le monde doit être romantisé [...].
Quand je donne aux choses communes
un sens auguste, aux réalités habituelles
un sens mystérieux, à ce qui est connu
la dignité de l'inconnu, au fini un air, un
reflet, un éclat d'infini : je les romantise »*,
écrivait en 1798 le pape du romantisme
allemand Novalis.

Employée avec plus ou moins de bonheur, la recette aura eu bien des adeptes. Qu'en est-il aujourd'hui ? Quel peintre s'applique encore à « romantiser » le monde ? Soucieux de faire entrer l'art contemporain dans ses collections, le Musée de la Vie romantique a jeté son dévolu sur la dessinatrice Françoise Pétrovitch. Censés entrer en résonance avec les Abélard et Héloïse, Paolo et Francesca et autres couples d'amoureux tragiques larmoyant sur ses murs, les adolescents aux yeux clos et aux corps évanescents de l'artiste tranchent dans le décor feutré avec leurs couleurs stridentes (des roses et des bleus vifs).



Françoise Pérovitch, Sans titre, 2023, lavis d'encre sur papier, 50 x 40 cm
© A. Mole, Courtesy Semiose, Paris © Adagp, Paris, 2023



Françoise Pérovitch, Tenir, 2023, lavis d'encre sur papier 120 x 160 cm
© A. Mole, Courtesy Semiose, Paris © Adagp, Paris, 2023



Jouant des clichés et réactivant des motifs consacrés (visages et poses mélancoliques, effleurements, paupières closes, chevelures oniriques...), Françoise Pétrovitch plonge avec une délectation non dissimulée dans les eaux troubles du lavis d'encre, dont elle s'est fait une spécialité. Bien plus que dans ses portraits peints à l'huile, c'est dans ses paysages flottants, et notamment ses îles inspirées de l'étrange et fascinante *Île des morts* d'Arnold Böcklin, que peut apparaître un certain héritage romantique, à travers le tremblement des eaux, les jeux de reflets et de dédoublement, les taches et les coulures aux formes aléatoires, les formes indécises et mouvantes. Et si le romantisme c'était « *cette part qui nous échappe, d'indéfini, de provisoire...* »¹ ?

¹ Citation de l'artiste extraite d'un entretien filmé avec Gaëlle Rio, directrice du Musée de la Vie romantique.

STÉPHANIE DULOUT

« FRANÇOISE PÉTROVITCH : AIMER. ROMPRE »
 MUSÉE DE LA VIE ROMANTIQUE
 16, RUE CHAPTAL, PARIS 9^E
 JUSQU'AU 10 SEPTEMBRE 2023
MUSEEVIEROMANTIQUE.PARIS.FR





FRANCE - NANTES

LA SCULPTURE HYPERRÉALISTE

ENCORE !

À l'heure des utopies transhumanistes et de la chirurgie esthétique, quel regard posons-nous sur nos corps imparfaits ?

Née aux États-Unis dans les années 1960, la sculpture hyperréaliste connaît un regain d'intérêt propre à nous interroger : après le musée Maillol et la Fondation Beyeler ¹, la voici à l'honneur au Musée d'arts de Nantes, seule collection publique française à conserver une sculpture du maître du genre, Duane Hanson.

Aux côtés de sa marchande de livres et de tableaux plus vraie que nature (moulée dans une résine de polyester, mais habillée de vrais vêtements et accessoires), sont présentées une quarantaine d'œuvres de onze artistes internationaux dont Marc Sijan, Tony Matelli, Gilles Barbier ou Daniel Firman.



TROMPE-L'OEIL

Aux jeunes cagoulés ou casqués de ce dernier font écho les chuchotements des figures ensevelies sous des couvertures « *tels des fantômes de tragédies humaines* » de Berlinde De Bruyckere, ou la chaussure surgissant sous un fascinant couvre-lit amassé en céramique de Saana Murtti. Aux bébés fripés en silicone de Sam Jinks (2013) répond le visage ridé et grimaçant de la vieille dame en grès peint de Tip Toland (2021). Non moins époustouflant de réalisme, le buste de dos en bronze patiné d'Evan Penny (2009) parvenant à rendre non seulement la tension des muscles et de l'ossature mais aussi la luisance de la peau...

EFFET MIROIR

« Jusqu'où voulez-vous pousser la "vérité" de vos sculptures ? », demandait en 1972 un journaliste du magazine *Art in America* à John DeAndrea, l'un des pionniers du genre auquel la galerie Vallois consacre une exposition à Paris. « *Je veux qu'elles respirent* », répondit celui-ci. Et nous voici face à cette illusion, cette véracité trompeuse, indéniablement troublés, partagés entre la fascination pour l'illusionnisme parfait reproduisant le corps humain dans ses moindres détails et une certaine répulsion pour la morbidity de ces mannequins inertes...

Brouillant les frontières entre art et réalité, par-delà la prouesse technique de la réalisation, par-delà le rendu méticuleux de ces corps non idéalisés (des rides au grain de peau...), et par-delà leur « absolue immobilité », ces sculptures ne se situeraient-elles pas du côté de l'art vivant, s'interroge Katell Jaffrès, commissaire scientifique de l'exposition ? « *Une forme d'art vivant, à l'instar du théâtre qui, nous plaçant à distance de nous-mêmes, permet de nous regarder autrement ?* »

¹ « Hyperréalisme. Ceci n'est pas un corps », musée Maillol, Paris, 7 sept. - 8 janvier 2023 ; « L'Hyperréalisme face à 150 ans d'art », fondation Beyeler, Riehen (Suisse), 30 oct. - 8 janvier 2023

STÉPHANIE DULOUT



« HYPER SENSIBLE. UN REGARD SUR LA SCULPTURE HYPERRÉALISTE »
MUSÉE D'ARTS DE NANTES
JUSQU'AU 3 SEPTEMBRE 2023
MUSEEDARTSDENANTES.NANTESMETROPOLE.FR

« JOHN DEANDREA - GRÂCE »
GALERIE GEORGES-PHILIPPE & NATHALIE VALLOIS
DU 9 JUIN AU 22 JUILLET 2023
GALERIE-VALLOIS.COM

ET AUSSI

« RON MUECK »
FONDATION CARTIER
JUSQU'AU 5 NOVEMBRE 2023
FONDATIONCARTIER.COM

« HANS OP DE BEECK - SILENCE ET RÉSONANCE »
MUSÉE DE FLANDRE, CASSEL
JUSQU'AU 3 SEPTEMBRE 2023
MUSEEDEFLANDRE.FR





FRANCE - YERRES

« FIGURATIONS. UN AUTRE ART D'AUJOURD'HUI »

Corps, visages, pans d'architecture, lignes et signes... peints ou esquissés, parfois effacés ou biffés, les éléments composant les toiles de Doria Jeridi (tout juste diplômée des Beaux-Arts de Paris) entrent en collision sur le vide de la toile avec une force expressive et une puissance graphique évoquant les distorsions et désaxements de Francis Bacon.

« Bacon disait qu'il utilisait des cadres pour concentrer l'intensité. [...] Je pense que l'art est une intensification du réel. [...] Ce qui compte, c'est l'équilibre général du tableau », explique l'artiste lauréate de la bourse Révélation Emerige 2022, qui, jouant des oppositions et des contradictions (entre les teintes sourdes et silencieuses du fusain et la vibrance des bâtons d'huile, le figuratif et l'abstrait...), n'hésite pas à remplacer une tête par un cercle mauve...

Voilà l'un des visages forts de la nouvelle figuration mise à l'honneur en quatre volets successifs à l'Orangerie de la propriété Caillebotte, à Yerres (dans l'Essonne), aux côtés des grandes figures tutélaires de la peinture figurative de la seconde moitié du XX^e siècle exposées concomitamment dans la maison du peintre impressionniste.

Une fois n'est pas coutume. C'est donc à la faveur du retour de la figuration chez les jeunes générations qu'est rendu hommage aux peintres figuratifs négligés par les institutions au cours des soixante dernières années. Parmi les aînés, citons Gérard Schlosser (décédé en 2022) et ses cadrages serrés faisant de nous des voyeurs confrontés à des scènes de vie évoquant des romans-photos ou des arrêts sur image ; Mouna Rebeiz et son nu écorché tatoué d'une inscription à la bombe : *I am a fucking painter* (2008) ; Youcef Korichi avec un impressionnant portrait surgi d'un monumental et virtuose drapé bleuté (2015) ; les jeux de structures spatiales enchevêtrées aux couleurs pop de Leonardo Cremonini (vers 1967) ; les portraits cinématographiques faussement hyperréalistes de François Bard (2021-2022), les corps en perdition de Jean Rustin (1998-2002) ou encore les *Tas d'ordures et pavillons de banlieue* (vers 1955) d'une étonnante modernité de Jürg Kreienbühl.



Manon Pellan, Ghost 22, Crayon graphite sur papier, 112 x 76 cm, 2023

118



Du côté des jeunes, Nicolas Sage nous livre des portraits et des paysages architecturaux aux jeux de lumière presque expressionnistes très théâtraux, tandis que Manon Pellan joue au graphite de l'illusionnisme du trait et des blancs entre présence et absence. Bilal Hamdad, quant à lui, dépeint la solitude des êtres dans les paysages urbains (stations de métro, terrasses de café...), provoquant un sentiment d'étrangeté... que l'on ressent de manière plus prégnante encore devant les toiles peintes à l'huile, à l'acrylique et à la poudre de marbre d'Axel Roy, et pour cause : pour se concentrer sur « les interactions entre les gens », l'artiste a pris le parti de supprimer tous les éléments alentour (végétation, architecture, mobilier urbain...).

La frontière entre le réel et l'imaginaire, le figuratif et le non-figuratif nous apparaît ainsi définitivement obsolète, si tant est qu'elle ait jamais existé...

STÉPHANIE DULOUT

« FIGURATIONS. UN AUTRE ART D'AUJOURD'HUI »
 MAISON CAILLEBOTTE
 8, RUE DE CONCY, YERRES
 JUSQU'AU 22 OCTOBRE 2023
 MAISONCAILLEBOTTE.FR



119

Bilal Hamdad, L'orientte, Huile sur toile 162 x 130 cm 2020 Collection Société Générale

TENDANCE

K

FRANCE - PARIS

IMSOOJA

TO BREATHE

C'est à une forme de remémoration que s'est adonnée l'artiste coréenne Kimsooja, invitée par les Galeries Lafayette à « habiter » son dôme historique. Ayant choisi d'habiller celui-ci d'un film diffractant la lumière en spectres arc-en-ciel, elle rend hommage à Jacques Gruber, grand maître verrier de l'Art nouveau qui, lors de la construction de la coupole en 1912, avait dessiné des vitraux colorés, par la suite déposés et remplacés par des verres blancs.

120

Après le palais de Cristal de Madrid ou la cathédrale de Metz, voici donc pour deux mois le grand « bazar de luxe » néo-byzantin à nouveau inondé de teintes irisées. Un habillage lumineux doublé d'une expérience corporelle proposée aux visiteurs au cœur de la coupole, ou, plus exactement, dans l'entre-deux coupole, où l'on est invité à respirer l'œuvre de l'artiste « au rythme de son propre souffle », afin d'habiter, à notre tour, l'espace illuminé... Il s'agit de mêler « l'énergie du souffle » à « l'expérience sensible de la couleur [au] cœur d'un espace chromatique changeant », afin de rendre visibles et perceptibles « deux principes essentiels de la vie » : l'air et la lumière.

Escomptant ainsi infuser une « énergie créatrice » au sein du fourmillant magasin, Kimsooja nous entraîne dans sa conception à la fois très expérimentale et très contemplative de l'œuvre d'art : adepte du principe du « non-faire », l'artiste cherche à rendre perceptibles des notions immatérielles, comme le passage du temps, et à faire « advenir des apparitions qui questionnent les forces à l'œuvre dans l'art et la vie, invitant tout un chacun à expérimenter et ressentir le monde dans toutes ses surfaces ».

STÉPHANIE DULOUT

« TO BREATHE »
GALERIES LAFAYETTE, 8^E ET 5^E ÉTAGES
40, BOULEVARD HAUSMANN, PARIS 9^E
JUSQU'AU 30 JUIN 2023
HAUSMANN.GALERIELAFAYETTE.COM
GALERIEDES GALERIES.COM



© Jaeho Chong, Courtesy of Galeries Lafayette and Kimsooja Studio

121



ANGLETERRE - LONDRES

PHOTORÉALISME

PICTURE THIS !

« Lorsque nous regardons une peinture photoréaliste, il y a une double image : nous voyons à la fois une peinture et une image clairement dérivée d'une photographie. Le sujet du tableau de [Don] Eddy par exemple [Private parking III, 1971, ndlr] n'est pas une Volkswagen mais une photographie d'une Volkswagen. La peinture correspond autant à la photographie qu'à la voiture. »

C'est ainsi qu'en 1973 Lawrence Alloway mettait en évidence la duplicité des images hyperréalistes et évacuait toute confusion à l'endroit du courant photoréaliste apparu aux États-Unis, au milieu des années 1960, dans le sillage du pop art : bien que né en réaction à l'expressionnisme abstrait et au minimalisme ambiants, et bien que visant à une reproduction ultra-minutieuse du réel, il s'agissait bien de peinture – et, qui plus est, d'une peinture qui se donne à voir (à travers les traces du pinceau ou les empâtements)... Paradoxe auquel se plaît notre regard comme l'attestent les œuvres des maîtres du genre réunis à la Waddington Custot Gallery : John Baeder, Charles Bell, Tom Blackwell, Davis Cone, Robert Cottingham, Don Eddy, Richard Estes, Ralph Goings, David Parrish, John Salt... tous les protagonistes du mouvement s'étant développé jusqu'à la fin des années 1980 sont présents.

Entre autres morceaux de bravoure, citons la *Harley Davidson* rutilante peinte en contre-plongée et cadrage serré de David Parrish, la banquette de voiture au revêtement argenté déchiré de John Salt, le bolide en gros plan de Ron Kleemann ou encore la presque trompeuse nature morte au ketchup de Ralph Goings (*Still Life [Color Pick]*, 1982).



© John Salt, Arrested Vehicle (Silver Upholstery), 1970, oil on canvas, 53 x 77 in / 134.5 x 195.7 cm



© Ralph Goings, Still Life (Color Pick), 1982, oil on canvas, 40 x 60 in / 101.6 x 152.4 cm



PAR-DELÀ L'ILLUSIONNISME

Parmi les motifs récurrents figurent, en effet, comme dans les fresques du pop art, tous les produits, emblèmes et autres fétiches de la société de consommation : enseignes lumineuses, panneaux publicitaires, devantures de magasins, rayons de supermarchés, restaurants, stations-service, voitures, motos, jouets... Privilégiant les surfaces réfléchissantes (verre, chrome, cuir ou plastique), les peintres photoréalistes (qui peignaient souvent d'après des photos en noir et blanc) témoignent d'une virtuosité extraordinaire dans le rendu des matières et des effets fugaces de lumière et d'ombre, mais aussi dans le rendu de la vision détachée et plate (monoculaire) de l'appareil photo. Faisant chatoyer les couleurs (souvent inventées), modifiant les perspectives, ils font œuvre de composition. Malgré les apparences, loin d'être des copies conformes de photographies, les peintures photoréalistes sont des « interprétations artistiques ». « J'utilise simplement le sujet comme point de départ pour composer le tableau », disait Robert Cottingham. Interviewé en 1972, Don Eddy déclarait quant à lui : « Cela soulève la question de savoir si vous regardez une illusion d'objets dans l'espace ou une représentation d'un morceau de papier plat – une photographie – qui est à son tour une représentation de choses dans l'espace. L'idée d'être photographique ou fidèle à la réalité ne m'intéresse pas vraiment. Ce sont les références entre ce que nous savons, ce que nous voyons, ce que nous croyons voir et ce qui est là, entre la surface de la toile et l'illusion dans la toile. Il me semble que ce sont là les vrais problèmes. »

STÉPHANIE DULOUT

WADDINGTON CUSTOT GALLERY
11 CORK STREET, LONDRES (ANGLETERRE)
JUSQU'AU 24 JUIN 2023
WADDINGTONCUSTOT.COM



OPUS
ancient arts

FRANCE - PARIS

VASES EN PIERRE DE L'ÉGYPTE ANTIQUE

L'une des industries les plus remarquables de l'Égypte antique est celle des vases en pierre : vaisselle de luxe en basalte, albâtre, diorite ou en brèches colorées ; coupes, vases, flacons monolithes, à anses et pieds taillés dans la masse, aux lignes simples et épurées. Leur perfection formelle et leur élégance témoignent d'une technique parfaitement maîtrisée.



VASE À KOHOL

Anhydrite

H : 7 cm

Égypte, Moyen Empire, 2060-1786 av. J.-C.

Ex coll. parisienne, M. G., avant 1980.

La naissance de la taille de ces vases remonte au VII^e millénaire av. J.-C. dans le Moyen-Euphrate. Les artisans de l'Égypte antique font preuve d'une très grande et très précoce maîtrise de la fabrication d'objets en pierre : à des époques aussi reculées que le Badarien (5000-3900 av. J.-C.) ou celle de Nagada I (3900-3500 av. J.-C.), des vases de ce type font déjà partie de l'attirail funéraire en Haute-Égypte.

Après avoir surtout utilisé des pierres dures comme le basalte ou la diorite, les artisans en arrivent à préférer l'albâtre, plus facile à travailler. Ces objets précieux sont considérés comme une production de luxe, réservée aux rois, aux grands dignitaires et à leur entourage, et accueillent toutes sortes d'onguents et d'huiles odorantes, dont les Égyptiens sont amateurs.

À leur mort, les Égyptiens sont inhumés avec de nombreux objets de toilette de différentes formes ainsi que des outils de maquillage, des vases en faïence ou en verre, aux usages variés. Au regard de l'investissement représenté par l'effort et le temps passé à l'extraction du matériau brut et à sa transformation, ces vases en pierre constituaient à n'en pas manquer des dépôts de grand prix.

Selon un procédé métonymique fréquent dans la langue égyptienne ancienne, la production d'objets en pierre est tellement importante que l'image du forgeron finit par représenter le mot et l'idée même de *création* et d'*artisan*.

LAURA BOSCH DE GANAY

GALERIE ARTEAS
LTD, 2 ATHENAEUM ROAD, N20 9AE LONDRES
ARTEASLTD.COM

OPUS - ANCIENT ARTS
DU 20 AU 24 SEPTEMBRE 2023
GALERIE JOSEPH
116, RUE DE TURENNE, PARIS 3^e
OPUSARTFAIR.COM



© Shae Detar

04



PHOTOGRAPHIE

ÉTATS-UNIS - LOS ANGELES

LES MONDES ULTRA-TERRESTRES DE SHAE DETAR

L'artiste américaine mixe photographie et peinture dans ses œuvres qui nous transportent dans un monde alternatif, à la fois hypnotique et surréaliste, coloré et texturé.

Shae Detar ravive la puissance de la photographie peinte à la main. Dans l'histoire du médium, l'une des premières méthodes dans le traitement des couleurs consistait à les peindre, renvoyant ainsi un semblant de dynamisme de la vie réelle. Passée par le théâtre et le mannequinat, l'artiste a démarré sa pratique artistique à l'âge de 30 ans, installant sa chambre noire tout en expérimentant les techniques de peinture à l'huile du XIX^e siècle. Aujourd'hui, elle exalte le processus pour mieux explorer sa propre esthétique. Ses compositions surréalistes plongent ainsi des modèles dénudés dans des étendues naturelles et sauvages, comme le désert californien, les paysages lunaires d'Islande et les falaises de la côte britannique. Si son inspiration se nourrit des peintres classiques et des photographes emblématiques, les tirages qu'elle manipule en studio sont montés sur du carton à plus grande échelle. Elle applique ensuite peinture, charbon de bois ou résine époxy avant de sceller l'œuvre avec du vernis de protection UV. Si Shae Detar n'utilise pas de toile, mais du papier aquarelle à l'aspect texturé, tout est pour elle une question de couleur et de sensation.





© Shae Detar



RELATIONS SENSORIELLES

Dans un monde numérique désormais en constante évolution, cette virtuose installée sur la côte est des États-Unis se distingue ainsi par ses images artisanales qui nous « relie à l'humanité de la vie ». Shae Detar a sorti son premier livre, *Another World*, et une série correspondante, qui traitent des émotions et de l'évasion sous toutes ses formes. Des clichés fascinants qui nous transportent dans cette réalité alternative utopique régie par la Terre-Mère et la mystique féminine, où les femmes sont libérées des diktats de la société. Cette odyssée de douze ans culmine non seulement dans l'émerveillement et l'épanouissement, mais elle clôt aussi un chapitre de sa propre vie. Dans ses récits visuels, l'artiste veille soigneusement à l'authenticité de ses créations, en restant fidèle à ses envies et à sa vision. « *Quand je travaille sur de nouvelles images, j'essaie d'avoir l'esprit libre, comme les enfants quand ils dessinent, car ils ne se jugent pas, ils sont dans l'instant* », explique-t-elle. Mêlant force et fragilité, Shae Detar brouille ainsi les frontières entre photographie, peinture et art contemporain, célébrant la beauté charnelle des femmes dans toute leur pureté.

NATHALIE DASSA

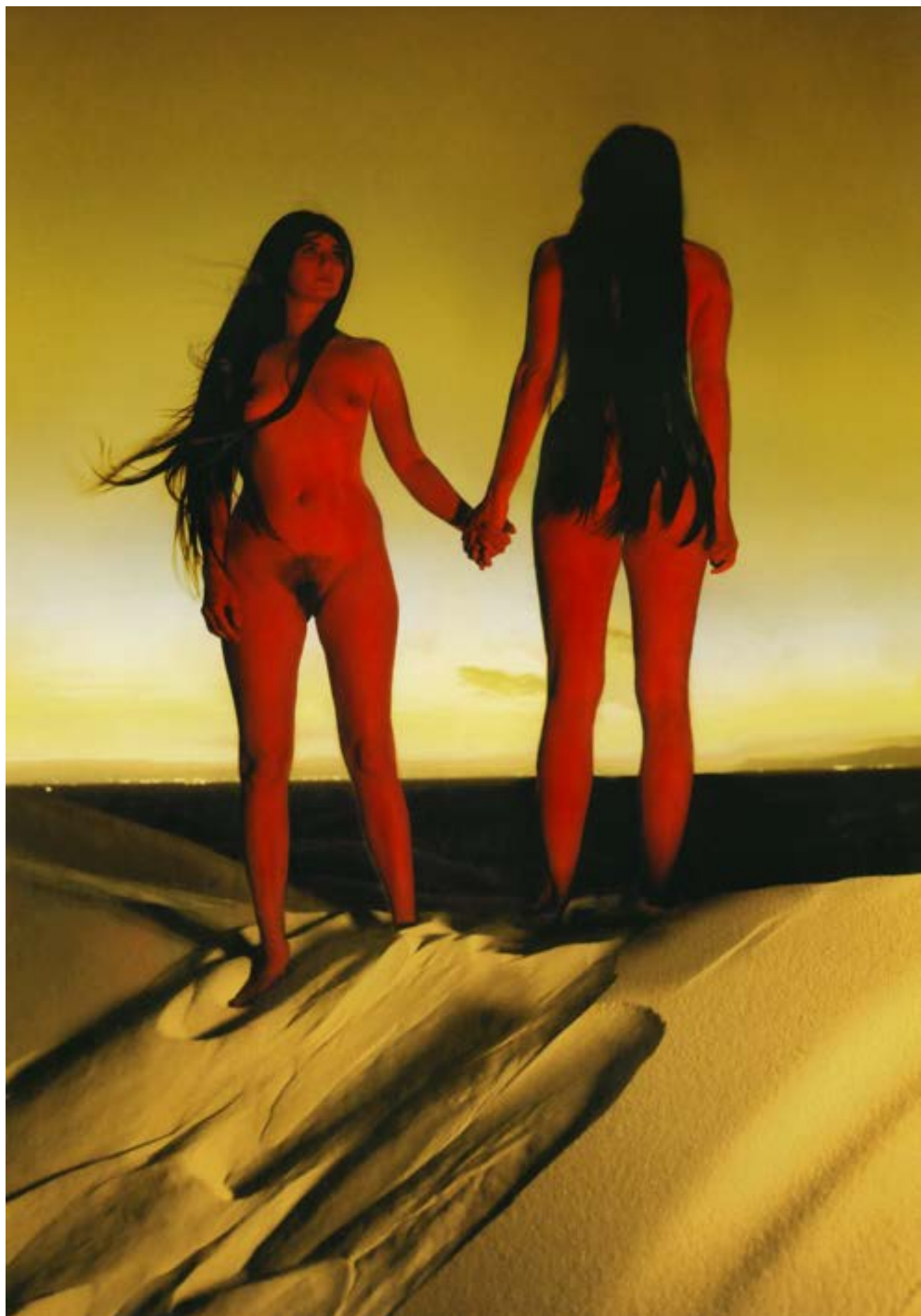
ANOTHER WORLD DE SHAE DETAR
SKELETON KEY PRESS, MARS 2023

55 €
SHAEDETAR.COM
SKELETONKEYPRESS.COM



© Shae Detar

140



141



© Shae Detar

AFRIQUE

THE BRIDGE GALLERY CONCILIE PHOTOGRAPHIE ET BLOCKCHAIN

The Bridge Gallery est un nouvel espace d'art dédié aux photographes d'Afrique et sa diaspora qui investit la blockchain et les NFT pour les collectionneurs.

Cinq artistes établis et émergents constituent déjà la Bridge Gallery, fondée en mars 2022 avec une volonté de valoriser, inspirer et créer des liens avec une nouvelle génération de collectionneurs d'art dans la blockchain. Au cœur de ce corpus photographique s'ouvrent de nouvelles perspectives africaines de talents contemporains. Sarfo Emmanuel Annor, Asiko, Angèle Etoundi Essamba, François Visser et Fatoumata Diabaté produisent ainsi des œuvres aux multiples facettes, exprimant leur sensibilité esthétique à travers une réflexion sur la culture, le patrimoine et l'identité du continent Noir. La Bridge Gallery s'engage à faire progresser leur travail et leur valeur via l'innovation, les NFT et la blockchain afin de mettre en exergue tout le potentiel culturel et artistique du médium. En s'introduisant sur le marché de l'art, la Bridge Gallery participe ainsi à l'accomplissement de cette nouvelle scène africaine en pleine ascension.



146



© Asiko. Courtesy by The Bridge Gallery

MULTIPLES EXPRESSIONS ARTISTIQUES

Le Ghanéen Sarfo Emmanuel Annor loue la variété et la richesse de sa culture natale via une thérapie des couleurs, pour mieux partager les histoires et les rêves des jeunes de son monde. Le Nigérian Asiko travaille sur l'exploration culturelle et spirituelle de son héritage yoruba. Son langage visuel et monochromatique articule de nouvelles façons de comprendre les possibilités libératrices de l'identité diasporique. De son côté, la Camerounaise Angèle Etoundi Essamba réfléchit sur l'identité de la femme et s'interroge sur le lien complexe entre coutume et innovation, rompant avec les représentations stéréotypées. François Visser œuvre à la confluence du portrait, du documentaire et de la photographie de paysage, se concentrant sur la vie quotidienne et la beauté qui se trouvent dans le sublime, niché dans la sensibilité et l'expérimentation. Quant à Fatoumata Diabaté, elle se focalise sur les femmes et les jeunes générations au Mali entre tradition orale, croyances et transmission. Objets du quotidien, masques improvisés et tissus deviennent ainsi les véhicules symboliques d'une mémoire vivante partagée.

NATHALIE DASSA

THEBRIDGEGALLERY.XYZ



© Pep Bonet, Courtesy by The Bridge Gallery

150



151

FRANCE - PAU

HARRY GRUYAERT, UNE OBSESSION POUR LA COULEUR

Harry Gruyaert est né en 1941 à Anvers en Belgique. Ayant étudié la photographie et le cinéma à Bruxelles, il réalise par la suite des documentaires pour la télévision flamande en tant que directeur de la photographie. Plus tard, au début des années 1960, il part en France pour s'installer à Paris, devenue sa ville d'adoption.

Ce seront des photographes américains comme Richard Avedon et Irving Penn qui l'inciteront à se tourner vers la photographie de mode. Ainsi, Harry Gruyaert, jeune créatif qui voyait le monde en monochrome, a dû attendre un voyage aux États-Unis pour modifier sa vision des choses. Il découvrira dans le Nouveau Monde le pop art et le pouvoir des couleurs ayant la capacité de transformer un lieu commun en un royaume exotique.





Cette nouvelle obsession pour la couleur, qu'il traduit comme une expérience physique, est également une façon d'être plus présent face au monde qui l'entoure. En revenant de ce voyage, ce coloriste hors pair expliquera qu'il se sent plus proche d'une démarche photographique américaine que de la photographie humaniste française.

« La couleur est plus physique que le noir et blanc, qui est plus intellectuel et abstrait. Devant une photo en noir et blanc, on a davantage envie de comprendre ce qui se passe entre les personnages. Avec la couleur, on doit être immédiatement affecté par les différents tons qui expriment une situation », explique Harry Gruyaert.

Au fil des années, il va voyager à travers le monde pour découvrir et capturer les couleurs du Maroc, de l'Inde, de l'Égypte et du Japon, mais aussi de son pays natal, la Belgique, auquel il consacra deux livres, recueils de photographies : *Made in Belgium* et *Roots*.

C'est son regard pictural sur le monde qui fera du photographe l'un des rares pionniers européens à donner à la couleur une dimension purement créative. En 1982, il rejoindra l'agence mondialement connue Magnum Photos et multipliera les rétrospectives et grandes expositions photographiques.

Actuellement, c'est la ville de Pau qui retrace une partie de sa carrière dans une exposition intitulée « Rivages », dédiée aux subtiles vibrations chromatiques des rivages d'Orient et d'Occident.

THOMAS DURIN

« RIVAGES »
PARVIS ESPACE CULTUREL E. LECLERC TEMPO
2, AVENUE LOUIS-SALLENAVE, PAU
JUSQU'AU 17 JUIN 2023



TURQUIE - ISTANBUL

ELINA BROTHERUS

Telles des « Apparitions » dans le paysage, les silhouettes d'Elina Brotherus (1972) mettent en scène la solitude de l'homme face à l'immensité de la nature - ou parfois, d'un intérieur - avec une grande modernité et une étonnante acuité.





Comme l'homme de dos conduisant notre regard au bord de l'infini dans les paysages sublimes du peintre romantique allemand Caspar David Friedrich (1774-1840), l'artiste adopte souvent, notamment dans ses travaux récents, la position de dos, incarnant ainsi un modèle dont le champ de vision coïncide avec celui du spectateur. Nous sommes ainsi partie prenante de l'image, transportés dans les plaines, les vallées rocailleuses et les massifs de montagnes désertes investis par la photographe et vidéaste finlandaise, libres de ressentir, méditer, imaginer, extrapoler...

Axée sur le lien étroit établi par Elina Brotherus avec la musique, l'exposition du musée Arter présente, notamment, une série réalisée en 2006 en hommage à Erik Satie (*Large de Vue : Hommage à Erik Satie*). Dans la démarche disruptive qui la caractérise et qui imprime à ses autoportraits une telle puissance magnétique, elle y associe les instructions de jeu peu conventionnelles inscrites par le compositeur français dans ses *Aperçus désagréables* (écrits entre 1908 et 1912) à ses traditionnels paysages nordiques transformés ainsi en partitions imaginaires : telles des injonctions visuelles ou conceptuelles, les instructions du maître gravées sur les verres d'encadrement des photographies conduisent le regard *De coin, En dehors...*, du *Visible* à l'*Invisible*.

ENTRE DISSONANCE ET HARMONIE

En contrepoint de ses séries de photographies et de vidéos, Elina Brotherus s'attache depuis 2016 à mettre en scène des partitions musicales empruntées à d'autres artistes ou composées par elle-même, comme sa *Wind Music* (2022). Une composition bruitiste et burlesque s'inscrivant, comme nombre d'autres de ses compositions, dans l'héritage dadaïste du mouvement Fluxus et des happenings musicaux de John Cage ou Yoko Ono. Poussant plus avant l'interaction entre l'image et le son, sa *Musical Piece*, réalisée en 2022 avec le compositeur finlandais Max Savikangas, émet un nuage de sons (des notes jouées en pizzicato sur un alto amplifié) rebondissant dans l'espace, tandis que l'image la montre lançant des boules de neige devant des lignes électriques évoquant une partition musicale. Une nouvelle méditation sur le passage du temps nous conduisant, avec une grande poésie, à la lisière de l'absurde et de la mélancolie.

STÉPHANIE DULOUT

« ELINA BROTHERUS - LARGE DE VUE » - ARTER MUSEUM
IRMAK CADDESI N°13, BEYOGLU, ISTANBUL (TURQUIE)
JUSQU'AU 27 AOÛT 2023
ARTER.ORG.TR



TENDANCE

DU MIDWEST AU MIDTOWN

ÉTATS-UNIS - LOS ANGELES

La Fahey/Klein Gallery continue de promouvoir les talents qui redéfinissent le médium de la photographie d'art dans deux expositions : « Midwest Materials » de Julie Blackmon et « Midtown Exit » de Geof Kern.

Fondée par David Fahey et Randee Klein Devlin, la galerie fait la place belle à deux créateurs contemporains dans son espace à Los Angeles. La première artiste est Julie Blackmon avec « Midwest Materials ». La photographe de 57 ans, installée dans le Missouri, propose une collection d'images narratives centrées sur les complexités et les contradictions de la vie moderne, avec des références à des œuvres américaines emblématiques.

Il s'agit d'une exposition collaborative entre la Fahey/Klein Gallery et SuperRare, place de marché dédiée aux NFT où des œuvres de l'artiste seront mises à disposition. Julie Blackmon puise ici son inspiration dans « l'apparente monotonie de sa ville natale américaine ». Elle recontextualise certaines peintures du XIX^e siècle et donne vie aux détails de l'enfance et du jeu imaginaire dans un monde dépourvu d'adultes. Des œuvres satiriques, situées au milieu des porches, des rivières et des rues à moitié désertes, jonchées d'artefacts inutiles. Ses récits suivent ainsi une ligne à la fois sombre et humoristique entre « l'Americana légère et le chaos de la vie quotidienne ».



Smoke, 2021 © Julie Blackmon, courtesy of FaheyKlein Gallery, Los Angeles



164

165



IMAGINATION FERTILE

Le second artiste exposé est Geof Kern avec « Midtown Exit ». Les clichés, pris tout au long de sa carrière, illustrent des scènes fantaisistes, voire ironiques, avec cette esthétique cinématique personnelle. Son style, qui combine photographie et illustration, redéfinit les genres traditionnels de la mode et de la nature morte. Ce natif de Brooklyn s'est fait un nom avec ses récits stylisés et surréalistes, utilisant des décors fabriqués et des scènes pseudo-suburbaines pour se moquer du banal, plaçant devant l'objectif voisins, connaissances et habitants. À la suite de Richard Avedon, Helmut Newton et Annie Leibovitz, Geof Kern a travaillé avec la directrice de la création Georgia Christiansen sur la campagne annuelle « The Art of Fashion » de Neiman Marcus, un encart de 30 pages qui paraît tous les deux ans dans *Vogue*, *Harper's Bazaar* et *Vanity Fair*. Son histoire dépeignait une jeune fille qui aspirait à devenir un célèbre mannequin mais qui, scène après scène, se transformait en un modèle sans vie. Cette campagne controversée a été déclarée par *Time Magazine* comme la « meilleure campagne de presse de 1995 ». Aujourd'hui, une partie du travail de Geof Kern figure dans la collection permanente du Musée des arts décoratifs à Paris.

NATHALIE DASSA

« MIDWEST MATERIALS » ET « MIDTOWN EXIT »
 - FAHEY/KLEIN GALLERY
 148 NORTH LA BREA, LOS ANGELES (ÉTATS-UNIS)
 JUSQU'AU 10 JUIN 2023
 FAHEYKLEINGALLERY.COM

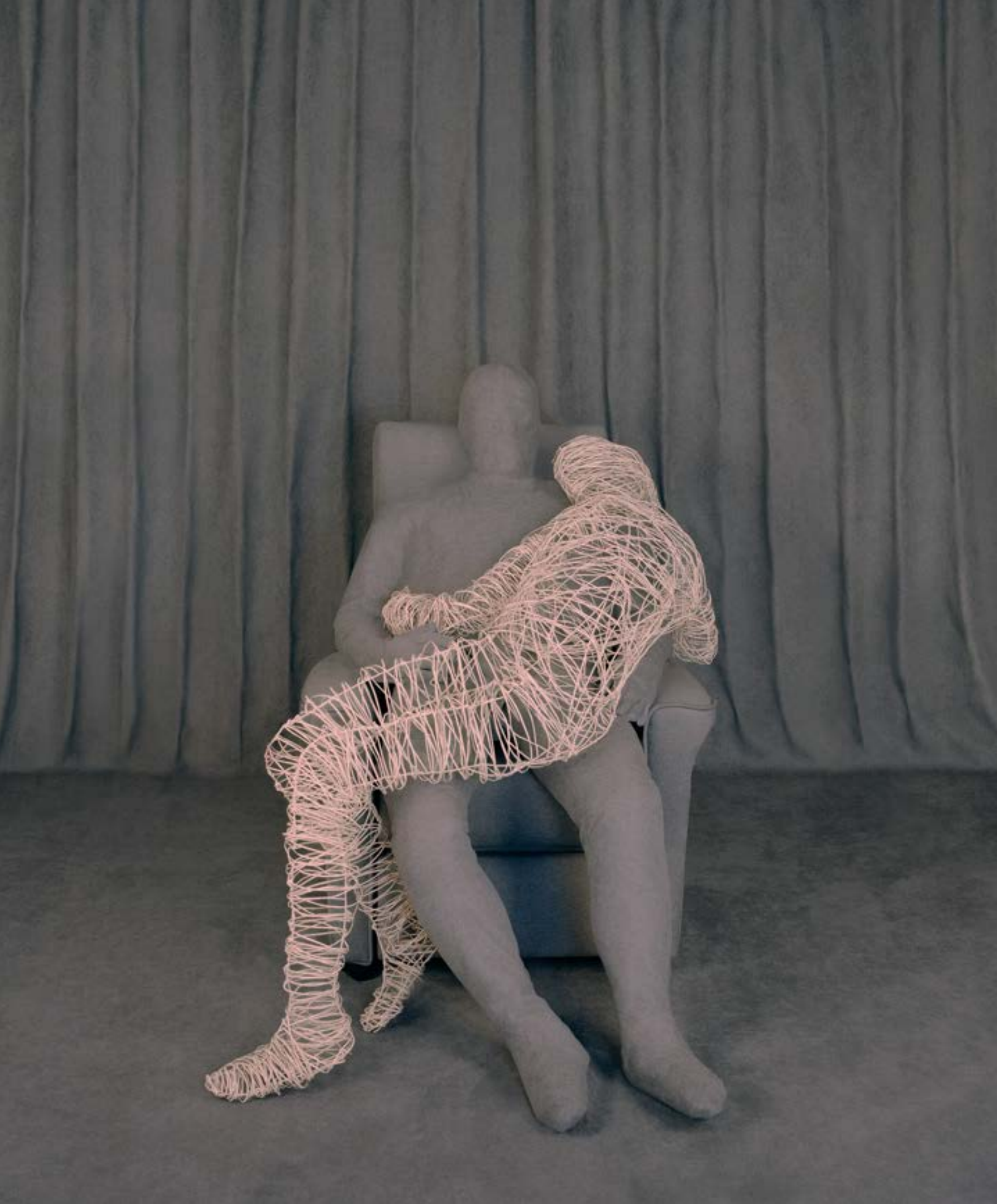


En haut : Casual, 2000 © Geoff Kern, courtesy of FaheyKlein Gallery, Los Angeles
En bas : Three Hiding, (Matsuda), Portugal, 1992_ © Geoff Kern, courtesy of FaheyKlein Gallery, Los Angeles

168



Fashion (little village), Devon, 1995 © Geoff Kern, courtesy of FaheyKlein Gallery, Los Angeles



POLOGNE - VARSOVIE

WERONIKA GESICKA, ÉTUDE SUR LA MÉMOIRE COLLECTIVE

Théories scientifiques et pseudo-scientifiques, dispositifs mnémoniques ou troubles divers qui la concernent, tout devient ici terrain d'expérimentation pour la photographe polonaise. Cette ancienne diplômée de l'Académie des Beaux-Arts et de l'Académie de Photographie à Varsovie explore les souvenirs et ses mécanismes. Dans son travail photographique, notamment sa série *Traces*, Weronika Gesicka puise dans des banques d'images et des documents d'archives pour obtenir, créer et rassembler des clichés qui reflètent les modes de vie du passé afin de manipuler ces scènes idéalisées en les déformant numériquement. Son œuvre, entre vérité et fiction, questionne ainsi notre perception et cet « engouement contemporain » à réunir des éléments collectifs qui définissent peu ou prou notre identité. Avec sa série *Collection*, qui nous intéresse particulièrement ici, elle dirige autrement sa réflexion. L'artiste de 39 ans conçoit des objets et des artefacts qu'elle capture derrière l'objectif. Cette approche expérimentale, en collaboration avec des artisans et des artistes, s'inspire de sa trajectoire de vie, tout en utilisant son propre corps comme modèle. Weronika Gesicka tente ainsi d'analyser « comment les choses quotidiennes peuvent être un signe de l'époque dans laquelle elles sont créées » et si « cette réalité sera interprétée par les anthropologues de la culture et aura une influence dans un futur lointain ».

NATHALIE DASSA

WERONIKAGESICKA.COM



Weronika Gęsicka, Untitled #11, from the 'Collection' series, 2017-2018. Courtesy the artist and Jednostka Gallery

172



173

Weronika Gęsicka, Untitled #5, from the 'Collection' series, 2017-2018. Courtesy the artist and Jednostka Gallery



COUP D'ŒIL

Dans chaque numéro, la rédaction d'*Acumen* met en lumière une photographie vue sur Instagram. Une œuvre qui nous touche particulièrement et nous questionne. Nous vous proposons de découvrir ici un cliché de l'artiste Anna Karvounari.

[@ANARCHISME](#)

COUP D'ŒIL



© Tania Franco Klein

LES

CINÉMA

178

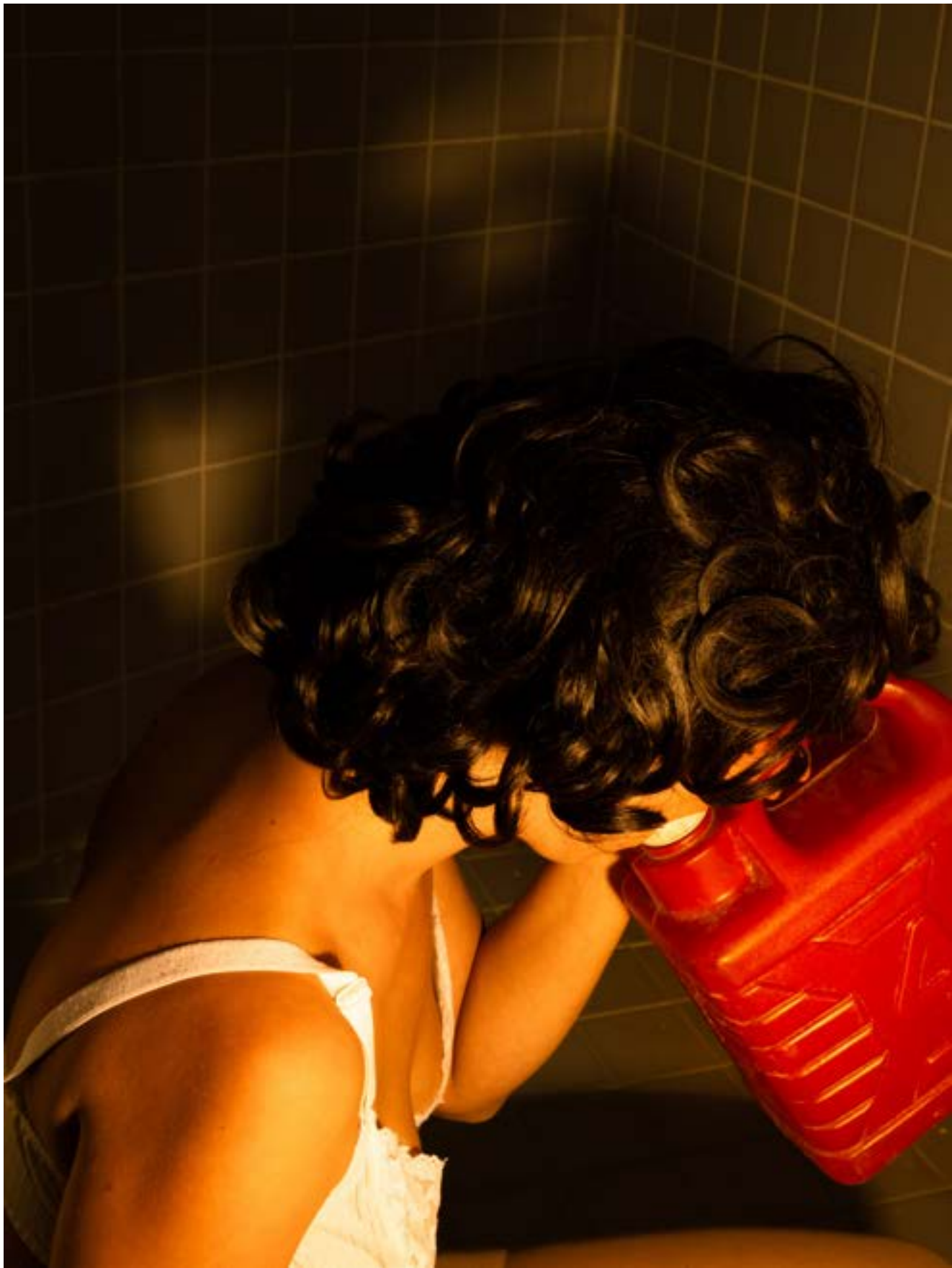
MEXIQUE - MEXICO

TANIA FRANCO KLEIN UNE VISION SPECTRALE DE L'HUMANITÉ

Sa pratique photographique oscille entre réalité et fiction dans un espace étrange où les appariements dramatiques d'ombre et de lumière jouent sur les perspectives comme des images fixes de films.



179



SON TRAVAIL [...] DÉPEINT
DES PERSONNAGES FÉMININS
CÉDANT À CETTE TENDANCE
À L'ISOLEMENT, AU DÉSESPOIR,
À L'EFFACEMENT ET À L'ANXIÉTÉ.

Le portfolio de Tania Franco Klein est un jeu fascinant d'images cinématiques saturées de lumière et de couleurs. Dans son processus narratif, cette native de Mexico sonde les comportements sociaux via la consommation, le cirque médiatique sur la performance, l'obsession pour la jeunesse éternelle et le rêve américain. Elle met ainsi en exergue les séquelles psychologiques profondes qu'ils génèrent dans la vie quotidienne. Son travail se révèle comme un voyage initiatique mental qui dépeint des personnages féminins cédant à cette tendance à l'isolement, au désespoir, à l'effacement et à l'anxiété.

Ses (auto)portraits et ses scènes intérieures/extérieures intimistes s'expriment en images fragmentées à la fois fictives et réelles. Pas étonnant que cette diplômée d'un master en photographie de l'Université des Arts de Londres ait rapidement été remarquée. Depuis lors, elle expose sa vision singulière à travers l'Europe, les États-Unis et le Mexique, collabore avec de grands magazines comme le *New York Times*, *The New Yorker*, *Los Angeles Times* ou encore *The Guardian*, et des marques telles que Dior. Plus récemment, elle a atteint le firmament avec le portrait magnifique du grand Steven Spielberg en couverture du *Time 100*.




DE L'ESTHÉTIQUE À L'EXISTENTIEL

Ses deux dernières expositions ont illuminé les cimaises de la Rosegallery, qui la représente à Santa Monica. À commencer par « *Proceed To The Route* » qui sonde ces voies du « progrès » et de la gentrification. Tania Franco Klein réfléchit ici la « carte » comme représentation du territoire, « Internet » comme représentation de la vie. « *Le progrès nous a dépassés, laissant un état de néant et de confusion dans notre réalité éclectique et hyperconnectée où l'histoire court plus vite que les secondes sur l'horloge.* », explique-t-elle. « *C'est dans le vide de la campagne que l'on peut situer la rencontre d'un ancien mode de vie qui attend encore son abandon et son confinement, reflétant la nouvelle croissance d'un système capitaliste central.* » À travers ces routes, la photographe trace ainsi une histoire de solitude, de malaise, de perte de repères et de sens. *Positive Disintegration*, sa première monographie qui comprend également sa série *Our Life in the Shadows*, s'inspire des théories du philosophe Byung-Chul Han, c'est-à-dire cette compulsion à constamment performer, qui a fait de la fatigue et de l'épuisement les maux du siècle. Une « *ère neuronale caractérisée par des maladies neuropsychiatriques entre dépression, burn out et trouble de l'attention, de l'hyperactivité, bipolaire* ». L'artiste place ainsi cette contradiction au centre de ses images où elle-même et cette humanité délaissée tentent de s'évader.

NATHALIE DASSA

TANIAFRANCKLEIN.COM
ROSEGALLERY.NET





FRANCE - PARIS

PAUL GUILHAUME, LA LUMIÈRE DU DOCUMENTAIRE

Collaborateur régulier de Léa Mysius (on lui doit les images de *Ava* et des *Cinq Diables*, films pour lesquels il est aussi co-scénariste) et directeur de la photographie des *Olympiades*, le film urbain en noir et blanc de Jacques Audiard, Paul Guillaume est l'un des chefs opérateurs les plus prometteurs de sa génération. Avec *Casa Susanna*, diffusé le 14 juin sur Arte, il collabore pour la quatrième fois sur un documentaire avec Sébastien Lifshitz.

186



187

Paul Guillaume a rencontré Sébastien Lifshitz pour le tournage des *Vies de Thérèse*, portrait de la militante féministe LGBT Thérèse Clerc, réalisé dans les derniers jours de sa vie. Il a par la suite filmé avec le documentariste la vie des deux ados Emma et Anaïs sur cinq ans pour *Adolescentes* (en alternance avec Antoine Parouty), et a suivi pendant un an le quotidien de Sasha, jeune enfant transgenre dans le très touchant *Petite Fille*. Pour ces portraits intimes et naturalistes, au plus près des individus filmés, Paul Guillaume a rejoint une équipe très resserrée : sur *Adolescentes*, ils n'étaient ainsi que trois la plupart du temps : une personne pour l'image, une autre pour le son, et le cinéaste. Une équipe réduite, et des durées de tournage très longues – certaines scènes de quelques minutes de films sont issues de dizaines d'heures de rushes – qui permettent au caméraman de se faire oublier derrière sa caméra.

Et puis, il s'agit de trouver le bon équilibre : être suffisamment loin pour ne pas être envahissant ni perturber le naturel, et suffisamment près pour pouvoir faire entrer le spectateur dans la confiance. Enfin, il faut savoir adapter le cadrage et la manière de filmer aux envies de mise en scène du réalisateur dans l'immédiat, face au réel qui ne peut se refaire ou se répéter. « *Sur une scène de classe, j'avais instinctivement cadré à l'épaule, avec des mouvements... J'ai compris, à la tête de Sébastien [Lifshitz, ndlr], que je n'étais pas tout à fait dans le ton de ce qu'il souhaitait* », racontait le chef opérateur à l'Association française des directeurs de la photographie (AFC) en 2020.

On pourrait croire le travail de directeur de la photographie plus anecdotique dans un documentaire que dans une fiction. *Ava*, *Les Cinq Diables* ou *Les Olympiades* sont ainsi des films très visuels pour lesquels on pense immédiatement à la dimension esthétique. Cependant, au-delà des difficultés inhérentes à la confrontation au réel, les documentaires de Sébastien Lifshitz proposent toujours un travail très fin sur l'image. Dans *Petite Fille*, Sasha est toujours filmée avec une grande douceur qui nous met immédiatement en empathie avec son désir d'identité et la violence d'un monde qui la juge. Pour *Adolescentes*, l'utilisation récurrente du champ/contre-champ accentue l'opposition naissante entre deux amies que le destin social va séparer. Avec *Casa Susanna*, ce ne sont plus des jeunes filles que Paul Guillaume filme, mais des dames âgées, Diane et Kate. À 80 ans, les deux Américaines se souviennent des années 1950 et 1960, alors qu'elles étaient encore des hommes et faisaient partie d'un réseau clandestin de travestis cachés dans la Casa Susanna, une petite maison en bois des montagnes de l'État de New York. Pour cette quatrième collaboration avec Sébastien Lifshitz, Paul Guillaume se retrouve face à un autre défi, celui de créer une cohérence visuelle entre les images tournées pour le film et les très nombreuses archives aux couleurs vives de l'Amérique du milieu du XX^e siècle. Un documentaire qui s'annonce donc beau, riche et passionnant.

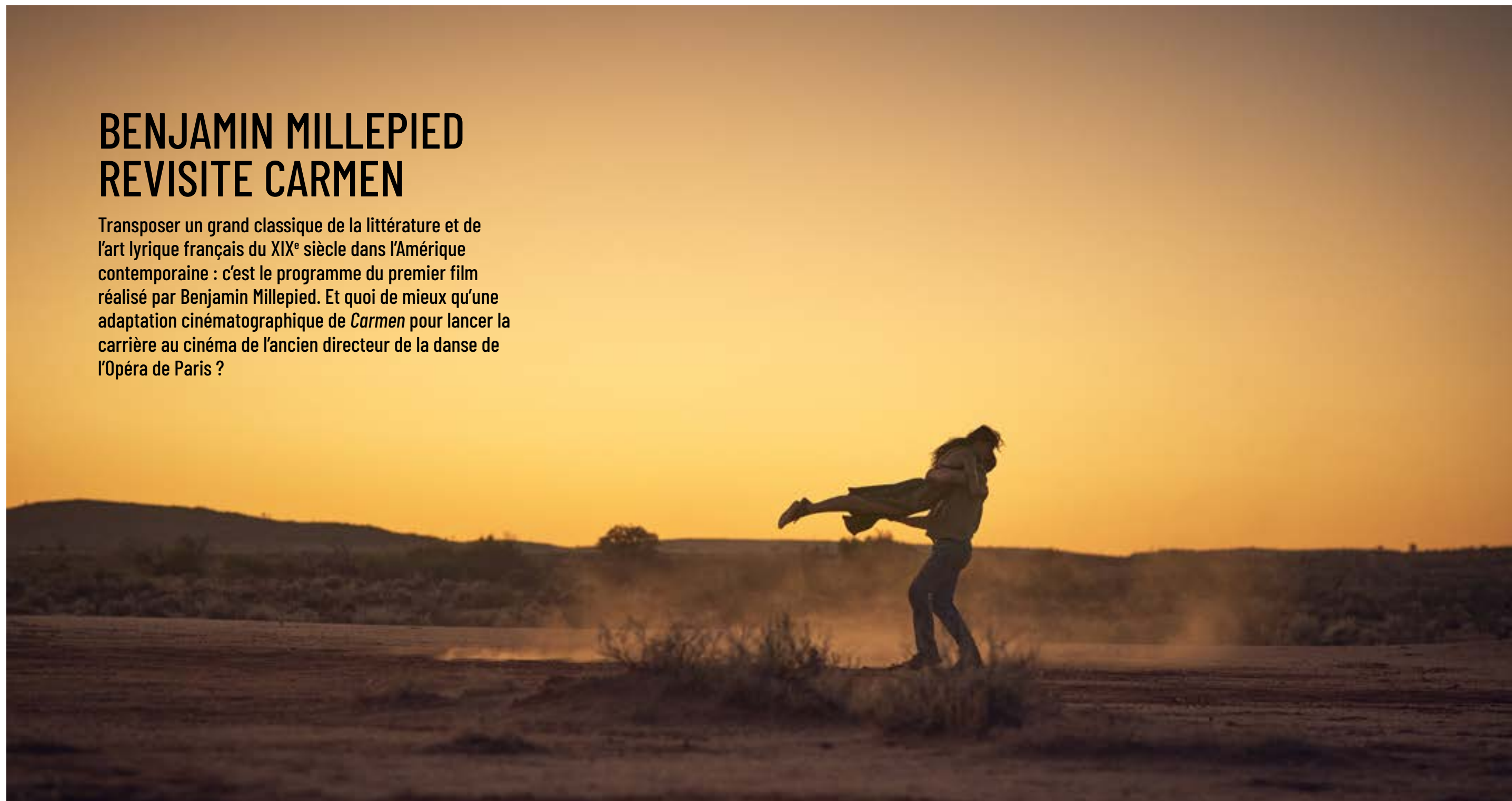
PIERRE CHARPILLOZ

PAULGUILHAUME.COM
@PAUL_GUILHAUME



BENJAMIN MILLEPIED REVISITE CARMEN

Transposer un grand classique de la littérature et de l'art lyrique français du XIX^e siècle dans l'Amérique contemporaine : c'est le programme du premier film réalisé par Benjamin Millepied. Et quoi de mieux qu'une adaptation cinématographique de *Carmen* pour lancer la carrière au cinéma de l'ancien directeur de la danse de l'Opéra de Paris ?



Le roman de Prosper Mérimée avait déjà été adapté plusieurs fois au cinéma – on compte près d'une trentaine de films depuis 1907 – et on se souvient particulièrement de la libre relecture qu'en avait faite Jean-Luc Godard en 1983 avec *Prénom Carmen*. Chez Millepied, on est en revanche bien loin de la sobriété quelque peu hermétique de l'auteur de la Nouvelle Vague. C'est plutôt du côté du fameux opéra-comique de Georges Bizet qu'il faut chercher la référence, car ce *Carmen*-là est un drame musical, chanté et surtout dansé.

Le cinéaste fait de Carmen (interprétée par la révélation des derniers *Scream*, Melissa Barrera) une jeune Mexicaine qui tente de passer la frontière avec les États-Unis, et transforme Don José en Aidan, un ex-marine qui lui sauve la vie. Exit l'Andalousie, bienvenue en Amérique profonde, sur la route de Los Angeles – où vit l'ancien danseur devenu réalisateur-chorégraphe et où il a fondé sa compagnie, L.A. Dance Project.

Ce n'est bien sûr pas la première relecture moderne du classique – on se souvient notamment de la mise en scène de Calixto Bieito, représentée plusieurs fois à l'Opéra de Paris, où sopranos et ténors chantaient dans un décor de parking rempli de vieilles Mercedes Classe C. Mais, cinéma oblige, Millepied va plus loin dans l'adaptation : la musique de Bizet laisse place à des balades folk interprétées à la guitare par l'acteur principal masculin, Paul Mescal (*Aftersun*), et à une bande originale signée Nicholas Britell – à qui l'ont doit notamment l'entêtante musique du générique de la série *Succession*.

On sait Benjamin Millepied amoureux de cinéma. En 2015, il avait proposé pour le Festival de Cannes une chorégraphie inspirée d'une fameuse scène de *La Mort aux trousses* d'Hitchcock. Sa grande révélation cinématographique a peut-être été son expérience de chorégraphe pour les scènes dansées de *Black Swan* de Darren Aronovsky en 2010, tournage sur lequel il a rencontré sa femme, l'actrice Natalie Portman. Pour l'ancien danseur du New York City Ballet, la transition vers le cinéma semble donc naturelle, et le projet – produit par le producteur des *Trois Mousquetaires*, Dimitri Rassam – est ambitieux. Verdict sur les écrans à partir du 14 juin.

PIERRE CHARPILLOZ

CARMEN

SORTIE EN SALLES : 14 JUIN 2023

YOUTUBE



FRANCE - CANNES

MICHEL GONDRY, ENTRE DEUX FILMS

Présenté le mois dernier à la Quinzaine des cinéastes du Festival de Cannes, *Le Livre des solutions* est le premier film de Michel Gondry depuis *Microbe et Gaseoil*, sorti en 2015. Huit ans durant lesquels le réalisateur d'*Eternal Sunshine of the Spotless Mind* s'est tenu éloigné du grand écran, mais pas du cinéma.

En 2014, sur les conseils d'Audrey Tautou qui vient de jouer dans son adaptation de *L'Écume des jours*, Michel Gondry se lance dans l'un de ses projets les plus personnels : l'évocation d'un souvenir d'enfance, celui d'une amitié qu'il a partagée à l'adolescence avec un jeune garçon un peu bricoleur. Depuis la sortie en 2015 de *Microbe et Gaseoil*, son onzième long-métrage, le cinéaste a multiplié les projets au-delà du grand écran.

Artiste visuel avant tout, Michel Gondry est d'abord revenu à ses premiers amours, le clip et la pub. En 2017, il réalise un incroyable spot pour la plateforme musicale américaine Pandora : en à peine plus d'une minute, il recrée et rend vivantes sur scène une dizaine de pochettes d'albums de rock et de rap légendaires, du *Morrison Hotel* des Doors au *Blackstar* de David Bowie, en passant par *Nothing Was the Same* de Drake, *Starboy* de The Weeknd et bien sûr *Nevermind* de Nirvana.



UN TALENT VISUEL ET MUSICAL

La folle créativité de cette vidéo fait se rejoindre les deux grandes passions de Michel Gondry : l'art du patchwork et du bricolage visuel – qui fait du cinéma quelque chose de plastique – et la musique. Elle fait partie de l'ADN de Gondry, musicien lui-même et auteur de nombreuses vidéos musicales légendaires (*Around the World* des Daft Punk, *Come Into my World* de Kylie Minogue...).

Depuis 2015, le cinéaste a ainsi signé cinq nouveaux clips, dont la vidéo de *Go* pour le groupe électro britannique The Chemical Brothers, tournée sur la dalle de Beaugrenelle, à Paris. Mais Michel Gondry a surtout collaboré à une collection de clips tournés en 2021 sur des morceaux de Serge Gainsbourg. Il a ainsi réalisé un court film pour *La Chanson de Prévert*, revenant pour l'occasion à sa passion pour l'animation image par image à base de carton découpé.



© Michel Gondry, clip de la chanson de Prévert de Gainsbourg

196

197

UN RETOUR AU CINÉMA

Ces huit dernières années, Gondry a également réalisé *Détour*, road movie musical d'une dizaine de minutes entièrement tourné à l'iPhone 7 pour Apple. Il a signé en début d'année la scénographie du défilé Louis Vuitton homme automne-hiver 2023-2024, qui rappelait la chambre d'un petit garçon. Et surtout, il a réalisé la plupart des épisodes de la très « gondryesque » série *Kidding*, créée par Dave Holstein (disponible en France sur MyCanal), qui marque ses retrouvailles avec son ami Jim Carrey, le héros d'*Eternal Sunshine of the Spotless Mind*.

Néanmoins, les fans du réalisateur, qui vient de fêter ses 60 ans, étaient nombreux à attendre son retour au long-métrage de fiction. D'autant plus que *Le Livre des solutions* est d'une ambition à la mesure de son casting – Pierre Niney, Françoise Lebrun et Blanche Gardin, notamment – tout en offrant un récit intime et personnel, à la fois touchant et drôle.

En effet, son douzième long-métrage suit les aventures de Marc, un réalisateur de films, qui voit sa créativité dopée par un tournage dans une maison de famille. Il fourmille tellement d'idées qu'il décide d'en faire un livre, *Le Livre des solutions*. Une intrigante comédie à découvrir prochainement en salles.

PIERRE CHARPILLOZ

LE LIVRE DES SOLUTIONS
MICHEL GONDRY
PRÉSENTÉ À LA QUINZAINE DES CINÉASTES AU FESTIVAL DE CANNES 2023



SPÉCIAL

ACUMEN PRESENTS

CANNES FILM FESTIVAL TALENTS 2023

FRANCE - CANNES

© Photographie : François Berthier @francoisberthier
Assistante créative : Ana Lizana @anlizana

198



ADÈLE EXARCHOPOULOS
ACTRICE
LE RÈGNE ANIMAL
ÉLÉMENTAIRE
Fendi, Bulgari, YSL Beauté

© Photographe : François Berthier @francoisberthier
Assistante créative : Ana Lizana @anlizana

200



RAPHAEL PERSONNAZ
ACTEUR
MEMBRE DU JURY CAMÉRA D'OR
Hermès



VINCENT LACOSTE
ACTEUR
LE TEMPS D'AIMER
ÉLÉMENTAIRE
Céline

© Photographe : François Berthier @francoisberthier
Assistante créative : Ana Lizana @anlizana

202



KARIM LEKLOU
ACTEUR
VINCENT DOIT MOURIR
Bertuti



203

ELENA MARTÍN GIMENO
RÉALISATRICE
CREATURA

© Photographe : François Berthier @francoisberthier
Assistante créative : Ana Lizana @anlizana



BENOIT MAGIMEL
ACTEUR
OMAR LA FRAISE / LA PASSION DE DODIN BOUFFANT / ROSALIE

KORE EDA
RÉALISATEUR
MONSTER



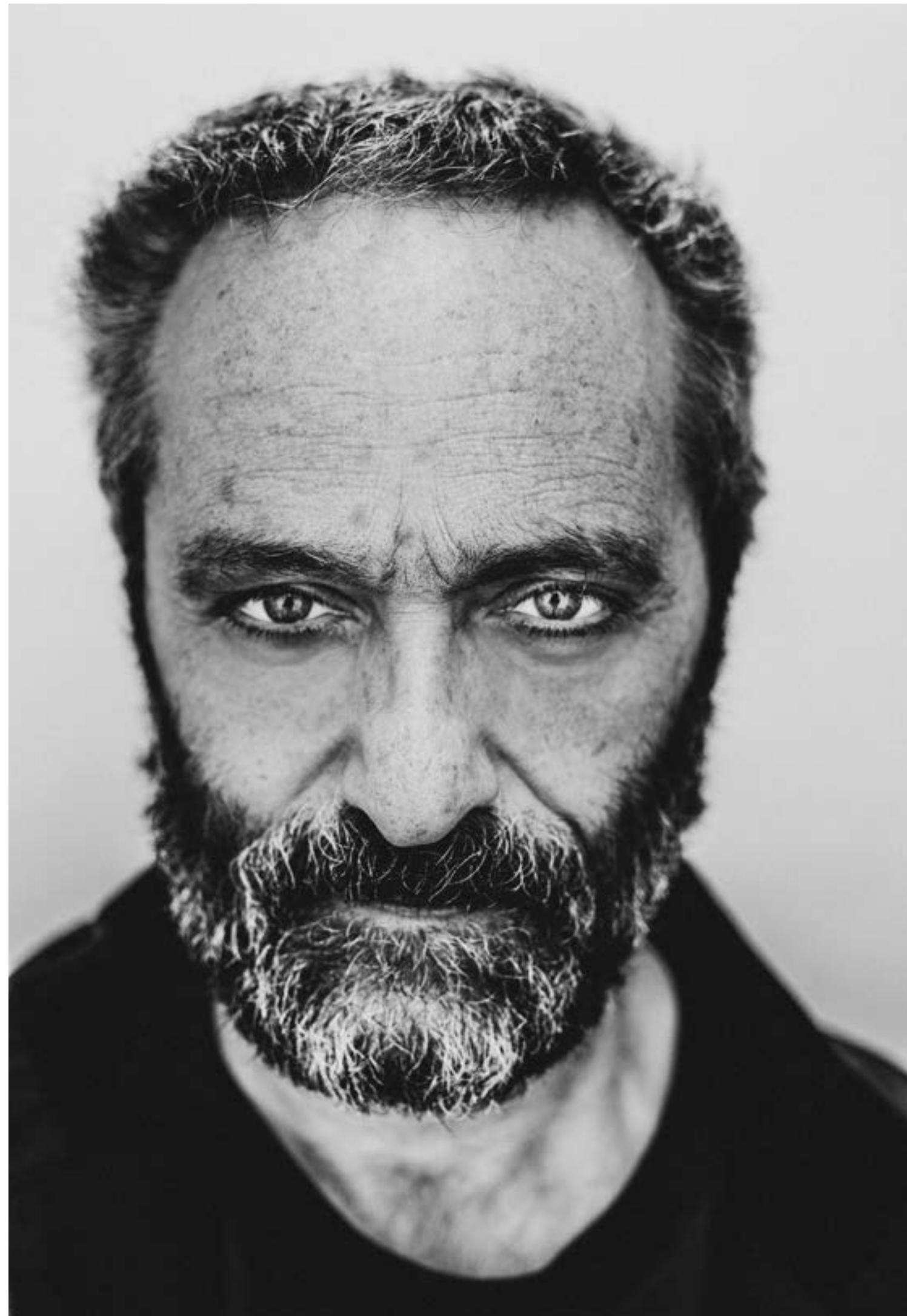
HAYA KHAIRAT
PHOTGRAPHE, DIRECTRICE DE LA PHOTOGRAPHIE & CINÉASTE
PRIX PIERRE-ANGÉNIEUX « ENCOURAGEMENT SPÉCIAL »

© Photographe : François Berthier @francoisberthier
Assistante créative : Ana Lizana @anlizana



206

PAUL BEUREPAIRE
ACTEUR
LE TEMPS D'AIMER



207

CÉDRIC KAHN
ACTEUR, RÉALISATEUR & SCÉNARISTE
LE PROCÈS GOLDMAN

© Photographe : François Berthier @francoisberthier
Assistante créative : Ana Lizana @anlizana

208



DALI BENSALLAH
ACTEUR
INVITÉ À LA CÉRÉMONIE DE CLÔTURE
Dior, Omega
Hairstyle : Alexandrine Piel (@alexandrinepiel)

209

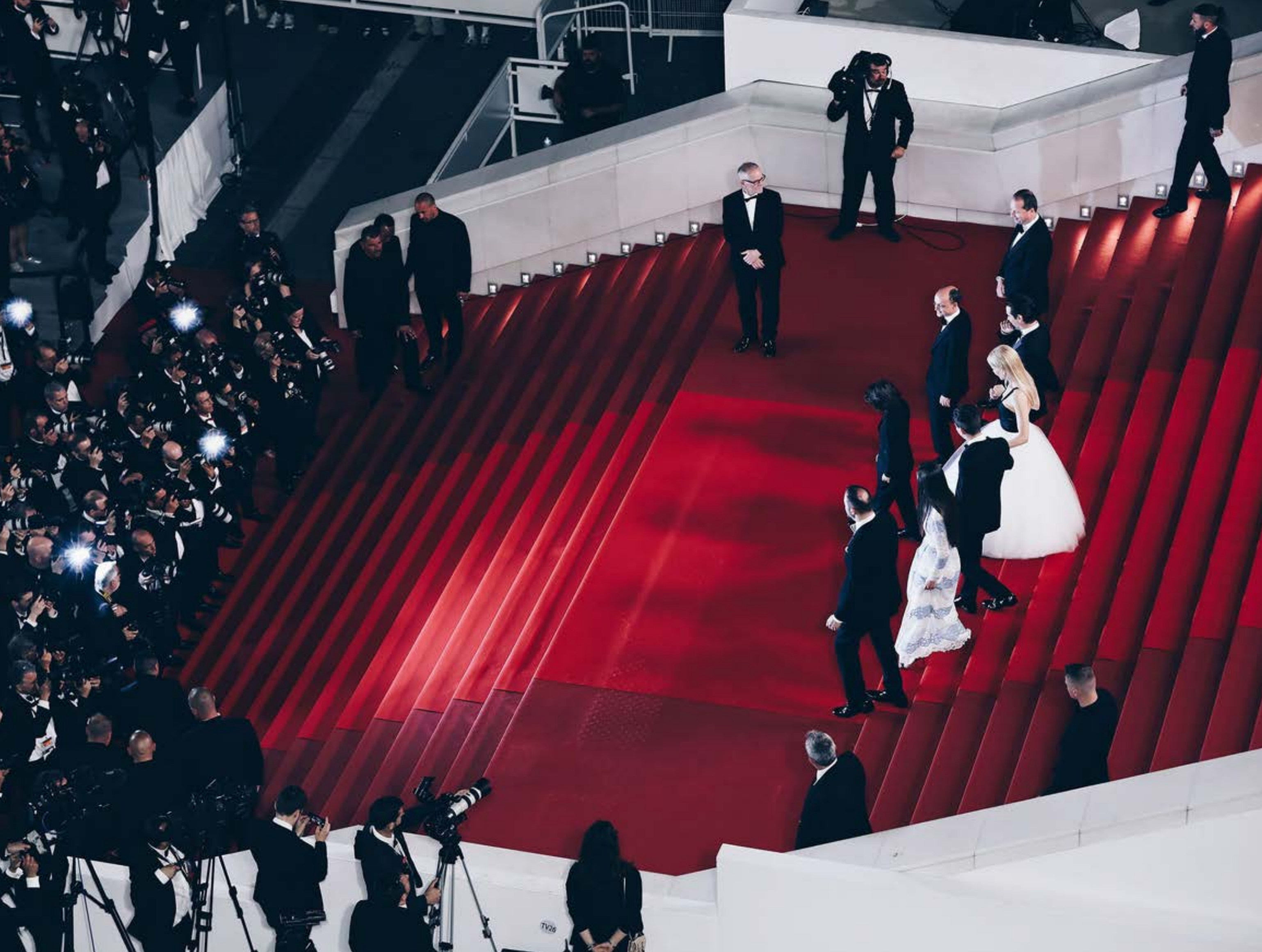


FRANCE - CANNES

FESTIVAL DE CANNES

LES GRANDES FIGURES DU PALMARÈS

Avec son impressionnant film de procès, *Anatomie d'une chute*, Justine Triet est la deuxième réalisatrice française – et la troisième femme – à obtenir la Palme d'or du Festival de Cannes. Elle succède à Julia Ducournau, membre du jury cette année, récompensée pour *Titane* en 2021. Avec son quatrième long-métrage distingué par la récompense suprême, Justine Triet complète le grand chelem cannois : son premier film *La Bataille de Solferino* était présenté en 2013 à l'ACID, sélection parallèle dédiée aux cinéastes émergents ; son film suivant, *Victoria*, a fait l'ouverture de la Semaine de la critique du festival en 2016 ; puis *Sibyl* fut en compétition officielle en 2019. Ainsi auréolée de la Palme d'or quatre ans plus tard, elle signe un parcours exemplaire. On peut saluer également au palmarès le Prix d'interprétation masculine décerné à l'acteur japonais Kōji Yakusho pour son rôle tout en retenue et profondément émouvant dans le très beau *Perfect Days* de Wim Wenders. Il faut noter également que le Prix de la mise en scène est revenu au film le plus étonnant de la sélection, *La Passion de Dodin-Bouffant* de Trân Anh Hùng, long-métrage tout en tendresse, véritable déclaration d'amour à la gastronomie traditionnelle française. Enfin, *The Zone of Interest* de Jonathan Glazer, film puissant, dérangeant et d'une rare maîtrise narrant le quotidien de Rudolf Höss, directeur d'Auschwitz, et de sa famille, dans leur grande villa à proximité immédiate du camp d'extermination, repart avec le Grand Prix.



LE PALMARÈS COMPLET

PALME D'OR

ANATOMIE D'UNE CHUTE DE JUSTINE TRIET

GRAND PRIX

THE ZONE OF INTEREST DE JONATHAN GLAZER

PRIX DE LA MISE EN SCÈNE

LA PASSION DE DODIN-BOUFFANT DE TRÂN ANH HÙNG

PRIX DU SCÉNARIO

MONSTER DE HIROKAZU KORE-EDA

PRIX DU JURY

LES FEUILLES MORTES DE AKI KAURISMÄKI

PRIX D'INTERPRÉTATION FÉMININE

MERVE DIZDAR DANS *LES HERBES SÈCHES*

DE NURI BILGE CEYLAN

PRIX D'INTERPRÉTATION MASCULINE

KÔJI YAKUSHO DANS *PERFECT DAYS* DE WIM WENDERS

PALME D'OR DU COURT-MÉTRAGE

27 DE FLÓRA ANNA BUDA

CAMÉRA D'OR

L'ARBRE AUX PAPILLONS D'OR DE AN PHAM THIEN



TROIS AUTRES FILMS MARQUANTS DANS LES SÉLECTIONS PARALLÈLES

OCCUPIED CITY DE STEVE MCQUEEN (SÉANCE SPÉCIALE)

Cinéaste éclectique (*Shame*, *12 Years a Slave*, mini-série *Small Axe...*) et figure de l'art contemporain (prix Turner en 1999), le cinéaste britannique Steve McQueen était de retour à Cannes pour présenter un documentaire-fleuve – quatre heures et demie avec entracte – et dense sur sa ville, Amsterdam. Il y vit depuis une quinzaine d'années avec sa compagne, la réalisatrice et historienne hollandaise Bianca Stigter. C'est elle qui est à l'origine de ce documentaire passionnant et précis, où une voix off (la sienne) décrit sans affect la vie de divers lieux, bâtiments, adresses ou places de la capitale des Pays-Bas pendant l'occupation allemande. À ces descriptions souvent glaçantes, Steve McQueen fait le choix de ne joindre aucune image d'archive. À la place, il filme ces mêmes lieux aujourd'hui ; ou plutôt durant les moments historiques récents qui ont marqué le tournage du film, comme la crise de COVID-19 qui a fortement marqué la ville et ses bâtiments. Avec ce concept finalement assez simple, le cinéaste provoque un choc des images et du discours, offrant une intense matière à réflexion sur le travail de mémoire et le devenir d'une ville.

OCCUPIED CITY DE STEVE MCQUEEN
SORTIE EN SALLES PROCHAINEMENT



THE SWEET EAST DE SEAN PRICE WILLIAMS (QUINZAINE DES CINÉASTES)

Premier long-métrage d'un cinéaste déjà remarqué comme directeur de la photographie emblématique du nouveau cinéma indépendant new-yorkais (chez Alex Ross Perry et les frères Safdie, notamment), *The Sweet East* est une surprenante comédie en forme de conte de fées dans l'Amérique contemporaine. Dans ce film tourné en 16 mm, avec son image granuleuse qui fait sa signature, Williams nous embarque dans une virée dans l'est des États-Unis, suivant la fugue d'une lycéenne (l'impressionnante Talia Ryder) et ses rencontres avec divers personnages hauts en couleur (dont un prof de fac néo-nazi tendance QAnon interprété par le génial Simon Rex, découvert à Cannes en 2021 dans *Red Rocket* de Sean Baker). Sous ses aspects baroques et intemporels, *The Sweet East* est certainement la comédie la plus délicieusement contemporaine du festival.

THE SWEET EAST DE SEAN PRICE WILLIAMS
SORTIE EN SALLES PROCHAINEMENT

217

The Sweet East, Sean Price Williams
© Press Pic

Photo du film *Occupied City*, Steve McQueen
© A24 © Family Affair Films & Lammas Park

216



LE RÈGNE ANIMAL DE THOMAS CAILLEY (UN CERTAIN REGARD)

Voilà neuf ans qu'on attendait le retour de Thomas Cailley au cinéma, depuis le formidable *Les Combattants*, avec Adèle Haenel, sorti en 2014. Le cinéaste français a signé son come-back en ouverture de la sélection Un certain regard du Festival de Cannes avec *Le Règne animal*, son deuxième long-métrage. Dans ce récit de science-fiction, aussi intimiste que spectaculaire, et faisant appel à de nombreux effets spéciaux, Thomas Cailley décrit un monde où des mutations génétiques ont fait apparaître des êtres hybrides, mi-hommes, mi-animaux. Alors que cette étrange maladie qui transforme l'humain en bête sauvage frappe une famille réfugiée dans le sud de la France, les individus vont devoir apprendre à cohabiter avec leurs frères animaux. Porté par un casting impeccable (Romain Duris, Paul Kircher, la toujours parfaite Adèle Exarchopoulos, mais aussi Tom Mercier, découvert dans *Synonymes* de Nadav Lapid), *Le Règne animal* s'aventure audacieusement sur un terrain peu exploré par le cinéma français : le récit fantastique d'anticipation. Il offre une parabole passionnante sur le rapport entre l'homme et la nature – et on sait Thomas Cailley très engagé sur les questions d'écologie (déjà au cœur des *Combattants*). *Le Règne animal* poursuit dans la même veine avec ce film écrit pendant la pandémie de COVID-19. Ayant remarqué à quelle vitesse la population s'est habituée à des changements profonds liés au confinement, comme l'apparition de sangliers en pleine ville, le cinéaste et sa co-scénariste Pauline Murier ont la conviction que l'homme s'adapte très vite. Tant qu'il n'est pas trop tard.

LE RÈGNE ANIMAL DE THOMAS CAILLEY
SORTIE EN SALLES LE 4 OCTOBRE 2023

PIERRE CHARPILLOZ





© Sarah Ford, Chin

FRANCE - PARIS

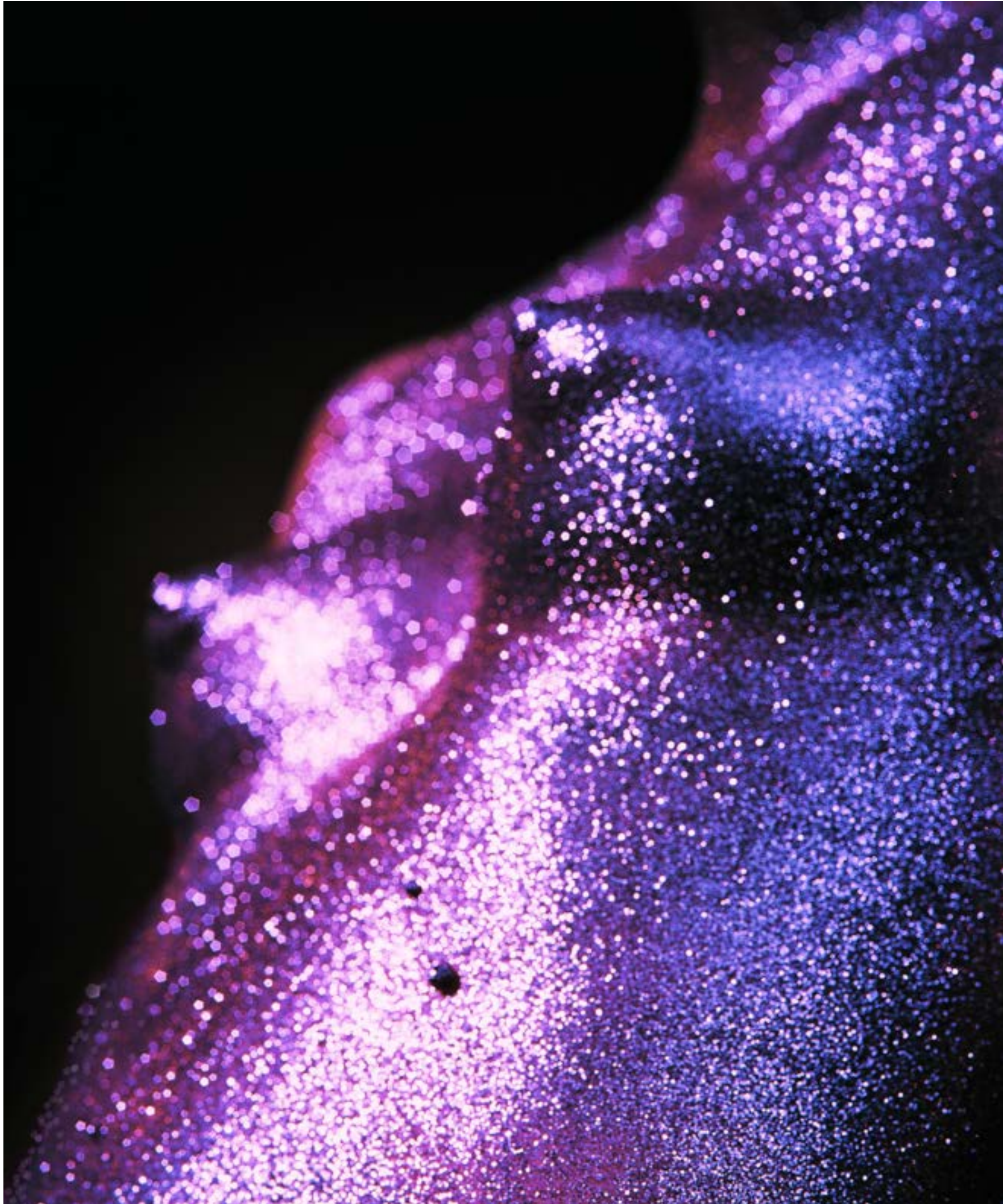
LORIANE LEGER OU L'ART DE LAISSER PARLER LA BEAUTÉ NATURELLE

Ayant grandi en Haute-Savoie, Loriane Leger est venue à Paris au début des années 2000 afin d'étudier et de développer son art auprès de Make Up For Ever.

Un parcours duquel elle sortira major de sa promotion. Au fil des années, elle gravira les échelons et n'aura de cesse de garder son esprit créatif et libre.

Guidée par ses voyages et la nature, cette jeune artiste propose un univers vivant et coloré offrant alors un art qu'elle souhaite intemporel, moderne, minimaliste et poétique, sans oublier de mentionner ses maîtres mots : la délicatesse, la précision, la créativité et la sensibilité. Mais ce que Loriane Leger apprécie par-dessus tout, c'est de pouvoir jouer avec les textures, les couleurs, le dessin et la peinture tout en gardant une beauté naturelle liée aux lignes du visage et à la personnalité de celle ou celui qui est entre ses mains.





Un travail que nous retrouvons aussi sur les podiums des plus grandes marques internationales lors des Fashion Weeks. Il y a dix ans, Loriane Leger est entrée dans l'équipe de Pat McGrath, avant de rejoindre celle d'Inge Grognaard il y a cinq ans. Deux univers opposés qui la fascinent et qui lui permettront de développer son propre style. Celui de la première se caractérise plutôt par son côté glamour, exécuté à la perfection avec une créativité sans limites, tandis que celui de la deuxième est plus moderne, minimaliste et instinctif.



© Lucile Leber

Son terrain de jeu, l'artiste multidisciplinaire le met au service de l'art, de la beauté et de l'élégance. Cependant, Loriane apprécie également travailler sur des innovations et rechercher de nouvelles perspectives créatives ainsi qu'une nouvelle vision de la beauté avec des équipes réunies autour de projets artistiques variés.

Entre ses collaborations avec des magazines comme *Vogue*, *L'Officiel*, *Numéro*, *Harper's Bazaar* et *Elle*, pour ne citer qu'eux, Loriane Leger met à profit son art auprès des marques, allant de Dior à Chanel en passant par Jean Paul Gaultier, Rochas, Saint Laurent et bien d'autres. Mais elle ne s'arrête pas là ! En 2022, cette artiste peintre a aussi monté sa première exposition d'œuvres peintes à l'huile et est déjà en train de préparer la prochaine...

THOMAS DURIN

LEGERLORIANE.COM



INTERVIEW

RENATA LITVINOVA RENAISSANCE ÉTERNELLE

Il y a plus d'un an, la star incontestée de notre époque s'installait à Paris. Auteure d'œuvres profondes et sensuelles, réalisatrice, scénariste, actrice... ces multiples talents ne sont que la partie émergée de l'iceberg de la riche personnalité et du génie de Renata Litvinova. Aujourd'hui, comme beaucoup de personnes qui ont quitté la Russie, elle repart de zéro. Et ce nouveau parcours sera celui du bonheur.

© Eseniya Arslanova

230

« Aujourd'hui, je ne suis personne, mais bientôt je serai extrêmement importante pour les gens qui me reconnaîtront », commence par raconter Renata, poursuivant : « Je connais le positif ou le négatif, mais pas l'indifférence. De rien, je vais devenir quelque chose. En recommençant ma vie, je me sens de nouveau jeune, je découvre tout une nouvelle fois. Je me suis levée ce matin avec le sentiment d'être la personne la plus étonnée du monde. Je suis stupéfaite, je suis en état de choc, je n'arrive pas à me remettre des événements. Mais c'est étonnant que cela ne fasse pas de moi une personne plus méchante, plus détruite. Je suis surprise dans tous les sens du terme, mais cela ne m'a pas brisée, ne m'a pas brûlée. »

Depuis de nombreuses années, Renata crée des projets, réunissant de multiples forces créatrices entre ses mains fragiles : scénariste, réalisatrice, actrice de premier plan... *« Je n'aurais pas réussi autrement. Sinon, je dois me soumettre aux autres, et leurs perspectives sont très étroites. Il est intéressant pour moi de travailler exclusivement avec des génies : Kira Muratova, Alexey Balabanov, Peter Greenaway, Rustam Khamdamov, Alexander Mitta, Zemfira. Et si une personne n'est pas un génie, cela ne vaut pas la peine de perdre du temps avec elle. »* La seule chose que Renata regrette est qu'il ne soit pas possible de se scinder en deux pour être à la fois derrière et devant la caméra. Il lui est plus commode

de tout réaliser elle-même, avec la contribution de deux personnes seulement, des amis fiables dont elle ne vérifie jamais le travail et ne doute pas du brillant résultat : la musicienne Zemfira Ramazanova et le directeur artistique de Balenciaga, Demna Gvasalia. C'est le styliste qui a dessiné les robes de la pièce *Cactus*, que le public a pu voir depuis le début de l'année à Paris, Londres et Limassol. *« J'ai dit à Demna : "D'abord, le public devra se remettre de la vision des robes. Ensuite, il faut qu'il saisisse de quoi parle la pièce. Puis, il doit écouter la musique de Zemfira et comprendre le sens de la chanson, avant d'enchaîner avec une séquence vidéo. Le pauvre spectateur est condamné à absorber beaucoup d'informations. Dans un sens, cette performance est un travail sur nous-même où nous nous emplissons d'un concentré d'art." »* Le travail sur la pièce avait commencé avant la guerre. Une histoire sur le début d'un amour et la séparation, qui est un drame pour chaque personne et que Renata réussit à décrire comme aucun autre de ses contemporains : *« La douleur est toujours une source d'inspiration. Quand on est heureux, on n'écrit pas. D'un autre côté, c'est aussi cela le bonheur : transformer son malheur en bonheur. Pour moi, l'amour est quelque chose de sanglant. Une vie heureuse existe-t-elle ? Peut-être que oui, pour certaines personnes, mais je n'en ai pas rencontré. »*



DRESS : NICEPIECEVINTAGE
BLOUSE : NICEPIECEVINTAGE
BLAZER : NICEPIECEVINTAGE
COAT : BALENCIAGA







3D ANIMATION

Cliquez sur l'icône pour lire la vidéo

BLAZER : RAF SIMONS
PANTALON : BALENCIAGA
FUR : PINK DIOR FUR FORM SPAGHETTI ARCHIVES



DRESS : BALenciAGA DRESS
DRESS (WORN AS NECK PIECE) : NICEPIECEVINTAGE
HEELS : BALenciAGA



Renata Litvinova est une actrice et réalisatrice emblématique du cinéma d'art et d'essai moderne. Artiste de niche préservant son intimité, elle partage son travail avec des millions de spectateurs et de lecteurs : « *Les femmes sont étrangement inspirées et veulent en même temps s'approprier une partie de moi, rivaliser avec moi et être comme moi. Mais elles sont d'extraordinaires intellectuelles, des esthètes. Et une partie du public fait preuve d'un grand scepticisme à l'égard des femmes artistes à la forte personnalité, en particulier les hommes.* »

Renata est une icône de style reconnue et un modèle de beauté féminine. Depuis cinq ans, elle est l'amie et la muse de Demna Gvasalia, s'habillant de ses robes extraordinaires : « *Demna est une telle pointure, une personne de grande qualité ! Artiste brillant, il a fait table rase de tout ce qui était ancien dans la mode pour lancer tout ce qui était nouveau, accomplissant une sorte de révolution. Rien ne me va mieux que ses robes. J'en ai une, une deuxième, une troisième... et il m'en faut 150 de plus ! Demna est en train de créer une robe pour moi, je ne peux pas encore tout vous révéler, car c'est un secret, mais je vais vous dire de quoi il s'agit. Vous vous souvenez que la princesse Diana avait une robe de la vengeance qui lui a permis de se venger du prince Charles sans prononcer un seul mot ? Une robe tellement saisissante, quoi qu'il arrive, en dépit de tout. La robe que j'aurai sera stupéfiante d'une tout autre manière, mais la tâche créative est accomplie.* »

Transformant une émigration forcée en expansion créative, Renata constate qu'ici, en France, il y a curieusement plus de travail et de liberté : « *Peut-être qu'à l'aube de ma septième vie, comme les chats, je me calmerai et passerai au rang de simple écrivain. Et comme ma grand-mère me l'a prédit, je connaîtrai ma vraie réussite lorsque j'écrirai un grand livre. J'y décrirai peut-être ma vie. Et croyez-moi, il y aura beaucoup de chapitres !* »

À la fin de notre conversation, je lui demande ce qui est le plus difficile : « *Quand tout est difficile, choisissons un moment de la vie quotidienne et concentrons-nous sur des problèmes concrets. Maintenant, j'ai besoin d'apprendre le français. J'ai lu quelque part : "Et soudain, elle fut frappée par la foudre, et elle parla le français le plus pur !" Je suis prête à être frappée par la foudre pour cela.* »

ALEKSEY NILOV



DRESS : BALenciAGA
HEELS : BALenciAGA

CAPE : NICEPIECEVINTAGE
SKIRT : BALENCIAGA
BELT : NICEPIECEVINTAGE
HEELS : BALENCIAGA



**PHOTOGRAPH
AND ART DIRECTOR**
ESENIIA ARASLANOVA
@ESENIYAA

PHOTO ASSISTANT
ANTON GREBENTSOV
@GREBENTSOV

STYLING
JAMIE-MAREE SHIPTON
@AIRTOMYEARTH

STYLE ASSISTANTS
MALOU BEAUMONT
@MALOUBEAUMONT
YASMINE ABBAS
@BADGALYAS

**SET DESIGN
AND FLORAL DA
CENTÁ**
@CENTA_PROJECT

MUA
IRINA GRISHINA
@IRINAG_MAKEUP_ARTIST

HAIRSTYLE
EVGENY ZUBOV
@EUGENY_ZUBOV

INTERVIEW
ALEXEY NILOV
@NILOVEDITOR

BACKSTAGE
NIKITA CHERNIY
@N212YC

**PROJECT INITIATIVE
AND PRODUCTION**
LE GLOW PROJECT
@LE_GLOW_PROJECT
BY @MYNOANNA

DRESS : D&G DRESS FROM SPAGHETTI ARCHIVE
BLAZER : THIERRY MUGLER (WORN INSIDE OUT) © NICEPIECEVINTAGE
BELT : NICEPIECEVINTAGE
CAPE : BALENCIAGA
PANTALON : BALENCIAGA





FINLANDE - HELSINKI

JENNY HYTÖNEN, UNE SYMBIOSE ENTRE LA TECHNOLOGIE ET LE CORPS

Jenny Hytönen est une jeune finlandaise qui a été ovationnée en octobre 2022 lors de la dernière édition du festival de Hyères, pour sa collection « Untitled ». Récompensée par le Grand Prix du jury Première Vision et le Prix du public, cette créatrice de 25 ans a vu son avenir changer grâce à sa collection à mi-chemin entre le tricot et le BDSM (bondage, domination, soumission, sado-masochisme), offrant un univers contrasté entre poésie et puissance.

250



© Mika Kalles
251

252

Diplômée de la Aalto University School of Arts, Design and Architecture, à Helsinki, Jenny Hytönen a vite compris que le centre névralgique de la mode se trouvait à Paris. Après ses études, elle réalise un stage dans la capitale française chez Olivier Theyskens, dans son domaine de prédilection : le knitwear. Une discipline qui s'accorde avec sa personnalité plus mathématique que littéraire, et qui l'attire par son côté méticuleux et répétitif, lui permettant de s'exprimer à travers des créations plutôt qu'à travers des mots parfois difficiles à trouver.

Alors qu'elle devient « knitwear designer » pour Olivier Theyskens, elle continue de développer son propre style. Sa collection « Untitled », disruptive et mixte, mêle le cuir recyclé, le tricot et d'autres matières comme les clous et les billes de verre, créant une rencontre émotionnelle entre la transparence du filet de pêche et l'inspiration BDSM – une référence que Jenny Hytönen lie à la mode pour la douleur et la pression que cette industrie représente, tout en y incorporant une touche de sensualité.

L'essentiel de cette collection, réalisée à la main, a été inspirée par les deux artistes Atsuko Tanaka et Rebecca Horn, qui ont exploré le lien entre la technologie et le corps dans l'idée de concevoir des machines humaines capables de ressentir des émotions.

Aujourd'hui, l'univers créatif de Jenny Hytönen est nourri par Olivier Theyskens, Azzedine Alaïa ou encore Alexander McQueen, qui ont su insuffler aux vêtements une dimension artistique.

La styliste va avoir l'opportunité de créer une collection capsule pour les Galeries Lafayette et d'autres collections capsules conçues à partir de matériaux naturels fournis par Icicle, marque de luxe éco-responsable. Jenny Hytönen n'a donc pas fini de nous étonner.

THOMAS DURIN

@JENNY_HYTONEN



253



ÉTATS-UNIS - CHICAGO

SVRN : DESIGN MINIMALISTE

Le cabinet d'architecte d'intérieur WGNB, basé en Corée du Sud, a repensé l'espace de la boutique de mode SVRN à Chicago. Cette refonte rend hommage à l'histoire de la famille de son propriétaire, David « Oogie » Kim. La conception spatiale a été réinterprétée sous la perspective orientale, c'est-à-dire concentrée sur la relation entre l'objet et son environnement.



La tension visuelle est créée par l'afflux en constante évolution des clients circulant dans l'atmosphère feutrée du magasin. Les 390 m² font place à l'acier inoxydable, au béton, au Thermowood teinté en noir et à la roche naturelle, symbolisant la durabilité, le passage du temps et l'identité de la marque. L'espace est divisé en deux sections : la surface de vente et l'arrière-salle, toutes deux reliées par un couloir exigü. La première est composée d'installations monolithiques, la seconde est conçue en acier inoxydable brossé avec de la peinture en plâtre et en microciment contrastée. Des bancs incurvés servent de présentoirs et d'assises, posés sur de grosses pierres brutes. Ces éléments invitent ainsi la clientèle à parcourir des itinéraires à la fois sinueux et de découverte. Car pour WGNB, la marque veut aussi « rassembler » et mettre en relation les différentes philosophies des collections entre art et design. Un désir d'aller au-delà des lignes de vêtements, qui ne sont pas seulement des produits de mode et de tendance, mais aussi et surtout des œuvres d'art.

NATHALIE DASSA

WGNB.KR
SVRN.COM



ÉTATS-UNIS - LOS ANGELES

FEAR OF GOD : CE QU'IL FAUT RETENIR DU TOUT PREMIER DÉFILÉ

Née de l'autre côté de l'Atlantique, Fear of God est une marque américaine indépendante, fondée au début des années 2010 à Los Angeles par Jerry Lorenzo, fils du joueur de basket Jerry Manuel. Rapidement devenu incontournable pour tout amateur de streetwear qui se respecte, l'univers signé Jerry Lorenzo a su embrasser les codes du luxe classique à travers des coupes et des coloris épurés, et ô combien intemporels.

En avril dernier, le créateur s'est offert son tout premier défilé pour célébrer le dixième anniversaire de sa maison. Pour les festivités, le styliste a investi le célèbre Hollywood Bowl, amphithéâtre mythique de Los Angeles, pour présenter sa toute dernière collection sobrement baptisée « Eight ». Un show à la mesure de l'attente des adeptes de la griffe, durant lequel les rappers Pusha T et le chanteur Sampha ont aussi donné de la voix.

© Fear of God

258





L'événement était aussi l'occasion pour le créateur de mode de présenter plusieurs pièces de « Fear of God Athletics », une collection née de son heureuse collaboration avec Adidas, faisant indéniablement entrer la marque à trois bandes dans une dimension bien plus luxueuse que lors de précédents partenariats. Au programme de cette double présentation, une déclinaison de silhouettes opulentes, notamment dans un camaïeu de beige, habillées de sublimes manteaux de fourrure. Jouant avec d'élégantes superpositions, la collection propose aussi çà et là des touches de cuir, notamment sous la forme de cordons qui viennent ceinturer la taille de blazers, le col de certains évoquant celui des kimonos.

La présentation de cette heureuse association fait suite à la rupture de contrat entre l'équipementier allemand et Kanye West, alias « Ye ». C'est ce même artiste qui avait collaboré avec Jerry Lorenzo, notamment par le biais de son agence créative initiée en janvier 2012. Avec cette présentation, Lorenzo s'est confirmé comme le nouveau chef de file incontesté du streetwear californien.

LISA AGOSTINI

FEAROFGOD.COM





JAPON - TOKYO

KOLOR, UN ESPRIT COLORÉ ET DÉSTRUCTURÉ

Kolor est une marque japonaise fondée en 2004 par Junichi Abe. Après des études à l'école de mode Bunka Fashion College de Tokyo, il évoluera au sein du studio de création Comme des Garçons avec Junya Watanabe, qu'il aidera à lancer son label. Durant cette même période, il rencontrera sa future épouse, Chitose Abe, fondatrice de la marque Sacai.

Dans cette lignée, le designer japonais va fonder, avec trois associés, la marque ppCM. Mais après une dizaine d'années, il décide de se lancer dans une aventure plus personnelle en créant Kolor, une griffé de prêt-à-porter mixte. Avec une volonté de détourner les inspirations du style sportswear en version plus contemporaine tout en y ajoutant de la sophistication avec un twist.

Depuis sa création, Kolor propose une garde-robe pour le quotidien toute en légèreté et fluidité pour un style unique avec des empiècements et des ajouts, produisant l'effet d'un patchwork ou d'un puzzle, sans négliger le côté confortable. Junichi Abe imagine des collections répondant à une émotion ou à l'humeur d'un moment afin de créer un équilibre.

« Décalé », « coloré », « innovant » et « créatif » pourraient être les mots qui décrivent au mieux l'univers de Kolor. Cependant, les codes omniprésents de la marque japonaise restent les finitions originales mêlées à des coupes élégantes qui permettent d'offrir un style anticonformiste. Le designer aime associer différentes textures à différentes couleurs afin de sublimer un jeu de lumière inégalé. Les couleurs sont uniformes ou choisies avec la plus grande attention pour apporter une nuance naturelle allant de l'indigo au jaune moutarde en passant par le bronze.

Avec ses pièces à la fois structurées et déstructurées où l'attention est constamment portée sur les détails, Kolor s'est imposée au fil des années comme une marque de pointe attrayante à l'impact novateur conservant une approche de portabilité sans être criarde, et a su trouver sa place dans des boutiques de niche comme Leclaireur et Harrods.

THOMAS DURIN

KOLOR.JP



© Daido Moriyama / Daido Moriyama Photo Foundation



© Valeria Necchio

PRADA
MILANO

GASTRONOMIE



ANGLETERRE - LONDRES

UN PRADA CAFFÈ S'INVITE CHEZ HARRODS À LONDRES

La maison de luxe italienne a lancé une expérience culinaire en plein cœur du temple du shopping le plus célèbre de Londres. Du décor au menu en passant par la vaisselle, l'environnement du Prada Caffè, conçu par Studio VF 17, revisite les caractéristiques visuelles de la marque. Le vert emblématique revêt ainsi l'espace et le mobilier recouvert de velours, quand les sols reproduisent le revêtement en damier noir et blanc de la boutique historique de la Galleria Vittorio Emanuele II à Milan. De même, les bas-reliefs floraux sur les murs rappellent plusieurs magasins phares à travers le monde. Quant à la vaisselle, elle va de la porcelaine japonaise bleu pâle avec une double ligne noire contrastante, inspirée de la céramique céladon ancienne, à la verrerie en cristal de verre. Si les pâtisseries fines, exposées sur le comptoir central, jouent un rôle attractif, les plats et les boissons sont à l'avenant. Sandwichs, risotto à la mozzarella de bufflonne, assiettes de saumon et de crabe se partagent les saveurs avec le Spritz et le Negroni, cocktails par excellence de l'apéritif italien. Sans oublier la carte des vins, avec des bouteilles allant de la Sicile au Piémont. Le Prada Caffè émoustille ainsi les papilles et donne envie de prendre son billet Eurostar pour découvrir cette nouvelle adresse qui s'apprête à s'enrichir d'un stand de glaces extérieur.

NATHALIE DASSA

PRADA CAFFÈ
 87-135 BROMPTON ROAD, LONDRES (ANGLETERRE)
 OUVERT JUSQU'AU 7 JANVIER 2024

PRADA.COM
 HARRODS.COM



© Prada Caffè Harrods © Studio VF 17



270





FRANCE - PARIS

PRIX BALZAC POUR LA CRÉATION CONTEMPORAINE

QUAND L'ART ET LA GASTRONOMIE
FUSIONNENT...

D'un cardoncello farci signé du chef Flavio Lucarini (Le Bistrot Flaubert), la céramiste Valérie Delarue a fait une *Vanité* en grès émaillé à la profusion toute baroque époustouflante de vérité dans le rendu des matières végétales et animales. Pleurotes, raisins préservés et peaux d'anguilles enroulées... le nuancier des émaux aux couleurs terreuses illuminées du vert de la marjolaine et de l'or de la moutarde attise les papilles autant que le regard...

Unis par le travail de la matière transmuée par la coupe, le pétrissage et la cuisson et cette secrète alchimie des ingrédients requise pour atteindre au chef-d'œuvre, ces deux créateurs inspirés figurent parmi les cinq duos de chefs et artistes sélectionnés pour le prix Balzac pour la création contemporaine fusionnant cette année art et gastronomie.

Parmi les autres transcriptions de recettes, *Les Métamorphoses de la fougère* de Sylvain Parisot (restaurant Jeanne-Aimée) et Noémie Sauve (plasticienne alchimiste à qui l'on doit notamment des dessins de sel et des sculptures en lave de cristal et en bronze fluorescent inspirés d'une récente résidence à Vulcano, dans les îles Éoliennes siciliennes) fascinent par leur légèreté et la subtilité de leurs alliances. À un fond d'artichaut farci de crème d'œuf couverte d'un voile d'œuf de cent ans hérissé d'une crosse de fougère badigeonnée de crème d'ail noir et de feuilles de kombu au vinaigre raboté fait écho le mariage de la cendre de fougère cuite et de différents sables et verres soufflés colorés répandus en flaques opalines. Tout aussi subtile et sensuelle, la création de Sabrina Vitali, *Anatomie du chagrin*, déclinée en un fin veinage de fil de laiton aplati et poli, est inspirée par un homard décomposé en robe d'argousier poudré de yuzu du restaurant Mallory Gabsi.

Des mets magnifiquement photographiés et des œuvres à découvrir à la Maison de Balzac jusqu'au 6 juin (jusqu'au 12 juin pour l'œuvre du lauréat) et dans un catalogue-photo incluant les recettes des chefs (publié aux éditions Herodios).

STÉPHANIE DULOUT

MAISON DE BALZAC
47, RUE RAYNOUARD, PARIS 16^e
PRIXBALZAC.COM



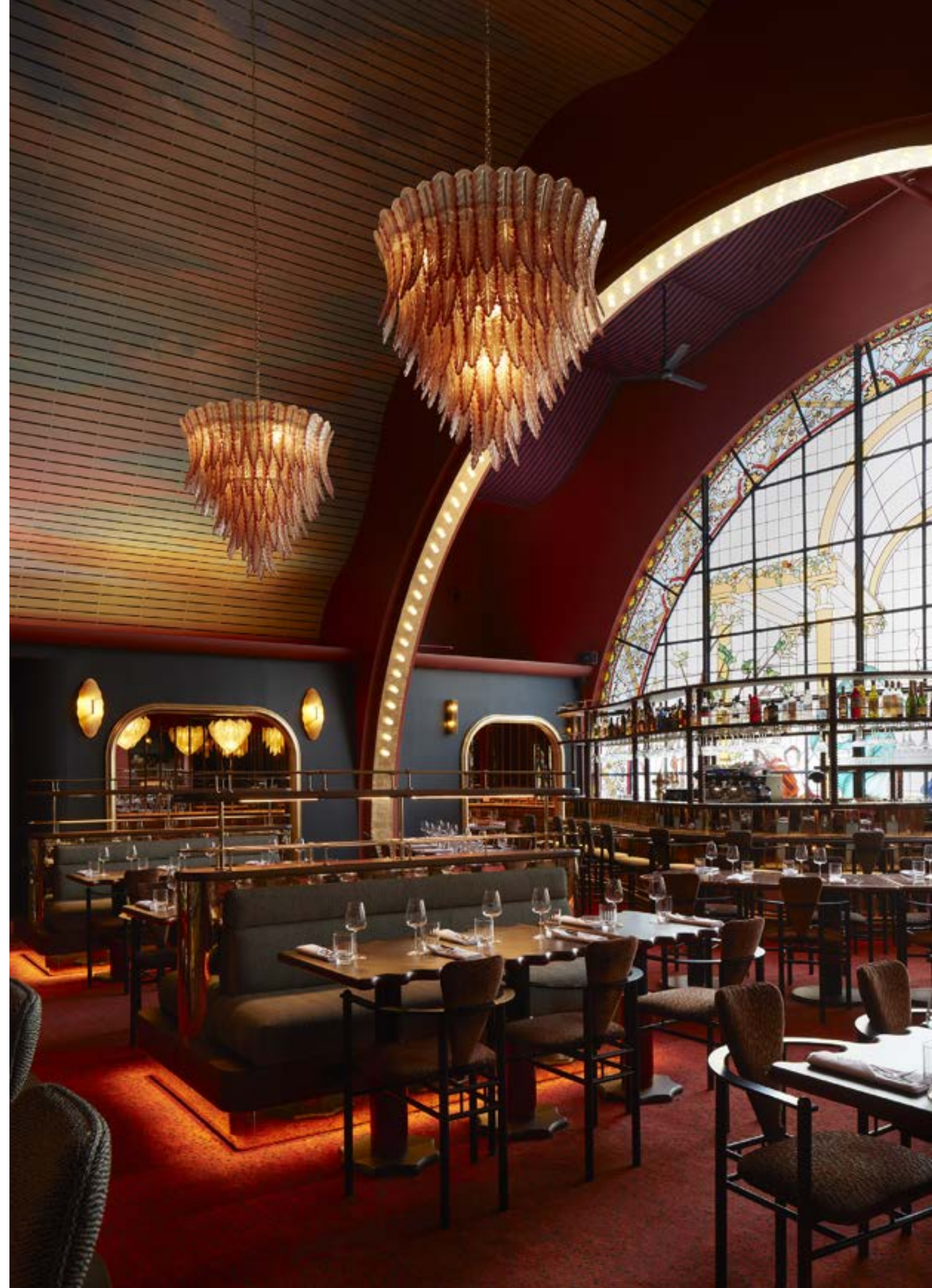
FRANCE - PARIS

À PARIS, À L'AMOUR, À LA FÊTE

ZOOM SUR LE RESTAURANT MISTINGUETT

Niché rue de Clichy, le Casino de Paris, temple du music-hall et de la fête depuis plus de cent quarante ans, a célébré l'ouverture du restaurant Mistinguett, une table en hommage à sa célèbre meneuse de revue. La Miss, comme on l'appelle, triomphe à ses débuts aux côtés de Maurice Chevalier, dans un Paris tremblant sous les bombes.

Le lieu mythique a été repris par une équipe d'entrepreneurs passionnés. Marseillaise de 23 ans, Malou, alias Magali Faure, débarque à Paris en 2011 où elle rejoint son père, repreneur du Casino de Paris. Avec son cousin Benjamin Demay, ils lancent en parallèle Varion Productions, une société qui produit les nouvelles graines d'humoristes tels que Maxime Gasteuil, Redouane Bougheraba et Jérôme Niel. Ils arrivent à convaincre le groupe Lagardère de leur dédier la mezzanine pour y monter un restaurant. Et l'aventure commence !





Au menu ? Une cuisine de bistrot chic généreuse, précise, accompagnée d'un service à la française, proposée par le chef Étienne Daviau qui privilégie les petits producteurs et les produits d'exception. On commence notre dégustation par l'œuf de la mer et mousse végétale, un œuf parfait cuit à 64 °C, enrobé dans une feuille d'or et accompagné de champignons blancs et de jus de poulet rôti. Puis, les grands classiques défilent : on a le choix entre le filet de turbot ou de Saint-Pierre, un plat du jour à partager ainsi qu'une côte de bœuf ou de veau en croûte. Nous jetterons notre dévolu sur le filet de Saint-Pierre cuit en meunière avec ses tagliatelles crues d'asperges vertes, cuisson maîtrisée et puissance en bouche. Pour le dessert, après avoir longuement hésité entre le service trois fromages et le « Comme un fraisier », nous décidons de déguster les deux. Un régal. Nous avons accompagné notre dîner d'un cocktail, le « Zizi Jeanmaire », à base de gin et de sirop de poire.

En plus de ces délicieux plats, nous sommes plongés dans un décor théâtral et feutré de 130 places. Le lieu a été refait par le duo d'architectes Hugo Vince et Adèle Nourry, fondateurs d'Atelier HA. Ce décor aux allures des Années folles est niché en haut de l'escalier du Casino de Paris et surplombe le hall Napoléon III. Les architectes se sont inspirés des archives en noir et blanc du mythique restaurant Le Perroquet, entre lustres à plumes en verre chinés à Murano et mobilier sur mesure. Nos yeux et notre palais sont à la fête ! À tester dès maintenant !

FLORA DI CARLO

MISTINGUETT
16, RUE DE CLICHY, PARIS 9^E
MISTINGUETT.PARIS



FRANCE - PARIS
TEMPÊTE

UNE CUISINE DE FUSION AU DÉCOR RÉTROFUTURISTE

Fondé par Hugo Audoire et Émile Bonnin, ce nouveau temple du bien-manger a ouvert ses portes en septembre 2022. Entièrement pensée par l'architecte Marc Pelé, l'ambiance se veut amicale, décontractée et chaleureuse.

Un restaurant sophistiqué aux matériaux combinant marbre et bois, constitué uniquement de bars qui en font toute sa particularité : ici, point de tables, la convivialité s'exerce en hauteur.

Nicolas Ricouard, le chef de cuisine, reste sensible aux produits de saison et de qualité dans l'assiette. Adeptes de la food fusion, un mode culinaire qui conforte plusieurs techniques étrangères, il puise son inspiration dans la lecture et les voyages pour former un vrai « choc des cuisines » dans ses plats.





Nous débutons notre dîner par la « Tempura de Shimeji accompagnée d'une sauce romesco coréenne ». Une technique basée sur la friture des champignons au goût croquant dès la première bouchée. Pour la petite histoire, cette technique a été introduite au Japon par les jésuites du Portugal il y a cinq cents ans !

Arrive ensuite la « Stracciatella accompagnée de courgettes, d'oignons brûlés et de petits pois », une crème italienne à mi-chemin entre le yaourt et la crème fraîche. Nous l'avons dégustée les yeux fermés, agrémentée d'un filet d'huile d'olive.

Dans cette multitude de plats à partager, nous avons décidé de continuer notre dégustation avec le « Poulet frit Tempête, tamarin, lunu dehi et salade frisée » – un mélange de saveurs à la fois surprenantes et intéressantes.

Et pour les gourmands qui ne savent pas choisir, nous avons opté pour la « Ganache chocolat, noix et gaufrette féroïenne », qui a charmé notre regard... et notre bouche.

Un restaurant aux plats savoureux et travaillés pour satisfaire tous les palais !

TANJA AKSENTIJEVIC

TEMPÊTE
5, COUR DES PETITES-ÉCURIES, PARIS 10^e
TEMPETE-PARIS.FR



ITALIE - MILAN

LA LUMIÈRE, VÉHICULE DU FUTUR PAR MASQUESPACIO

À la demande du fondateur de la chaîne de sushis à emporter Ichi Station, le studio de design espagnol Masquespacio a livré à Milan un espace futuriste et pop. Soucieux de développer un univers propre à l'expérience de restauration offerte par la marque, son créateur Yango Zhang avait exploré l'imaginaire du voyage et de la gare comme identité. Une identité que Masquespacio a voulu faire évoluer vers quelque chose de plus conceptuel, en conservant sa nature, mais en se défaisant des esthétiques habituelles et trop littéraires. Alors, un voyage ? Oui, mais un voyage vers le futur, par le biais de la lumière.

« Avec ce look plus futuriste, nous avons eu l'opportunité de représenter les sushis innovants qui sont présentés sur le menu plein de saveurs et de couleurs d'Ichi, développé par Yango, en collaboration avec le chef Haruo Ichikawa », commente la directrice créative de Masquespacio, Ana Hernández.

Dans un décor aux tonalités rosées, semblable à un véritable vaisseau spatial inspiré des années 1990, les clients prennent place à des tables de verre éclairées, confortablement assis sur des banquettes, profitant d'une ambiance inédite.

Élément notable de cette adresse milanaise : le plafond de la deuxième partie du restaurant, en forme de demi-sphère, donne l'impression d'entrer dans un tunnel, tout droit vers le futur, via lequel les gastronomes pourront assister à une performance accomplie en direct par les chefs de sushi d'Ichi Station.

LISA AGOSTINI

MASQUESPACIO.COM
ICHISTATION.IT







JAPON

MADAME SAKÉ, LE PARTAGE D'UN SAVOIR-FAIRE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Lancée en 2015 par Adrienne Saulnier-Blache, Madame Saké est une société indépendante d'importation et de distribution de sakés japonais modernes et artisanaux. Une volonté de faire découvrir cette boisson alcoolisée d'excellence aux connaisseurs des quatre coins du monde.

C'est une histoire de famille qui fera naître cette idée ! En effet, cette franco-japonaise a grandi dans les vignes de son père français et avec l'amour pour la France d'une mère issue de la haute bourgeoisie tokyoïte. Mais c'est surtout la découverte de l'immense richesse de la culture du saké et des produits faits avec passion qui va pousser Adrienne Saulnier-Blache à se lancer dans l'aventure de Madame Saké. Ancienne agente pour des domaines viticoles français, c'est lors d'un voyage professionnel en Asie, pour le vin, qu'elle y rencontrera des brasseurs de saké.

« La similitude de l'approche m'a fait penser que je serais capable de représenter ces faiseurs de sakés comme l'avait fait mon père dans les années 1970 pour les domaines viticoles français en les introduisant au Japon », nous confie Adrienne.



Le saké est le nom vulgaire du *nihonshu*, dont la traduction signifie « boisson japonaise fermentée à base de riz et d'eau ». Madame Saké a décidé de s'arrêter sur l'appellation « saké japonais » afin de bien faire la distinction d'avec les alcools distillés produits dans toute l'Asie, et également de respecter le sens littéral du terme *nihonshu*, « boisson alcoolisée du Japon ».

Ce breuvage issu de la fermentation multiple du riz et de l'eau se rapproche le plus de ce que nous connaissons avec le processus de fabrication de la bière en Europe, même si la fermentation japonaise n'est pas vouée à rendre la boisson pétillante et si le degré d'alcool se rapproche de celui des vins compris entre 13 et 16°.

Tout commence avec un riz riche en amidon, différent de celui de table qui regorge de protéines. Celui-ci est poli, lavé et cuit à la vapeur pour être saupoudré de *kōji-kin*, une moisissure noble qui va aider à transformer l'amidon en sucre. L'étape suivante se passe dans le *shubo* ou pied de cuve, récipient dans lequel le riz cuit, le *kōji-kin* et l'eau de source vont fermenter entre 14 et 30 jours pour développer les levures nécessaires. Par la suite vient l'étape du *moromi* : dans une grande cuve de fermentation, on verse le *shubo* fermenté auquel les producteurs ajoutent du riz cuit, le *kōji-kin* et de l'eau de source qui seront mélangés pour fermenter durant 30 jours. À la fin de cette étape, le liquide obtenu est laiteux. Il sera alors pressurisé pour en séparer les matières solides. Une étape qui va donner un breuvage transparent qui pourra finalement être pasteurisé et mis en bouteille.

Aujourd'hui, Madame Saké représente 15 producteurs répartis sur tout le territoire s'étendant de Fukushima à Kyoto en passant par Miyazaki, Nagano et Tochigi. Ces producteurs sont sélectionnés avec le plus grand soin pour la finesse de leurs productions, ainsi que parce qu'ils sont à la tête de domaines familiaux non industriels et traditionnels. Ensemble, ils partagent ce savoir-faire d'hier et d'aujourd'hui grâce à des techniques d'élaboration artisanales tout en présentant une nouvelle vision de l'agriculture respectueuse de la nature. Cette manière de produire permet aux nouvelles générations de réapprendre les gestes ancestraux afin de rendre au saké japonais sa place d'honneur.

Madame Saké, c'est aussi l'envie d'élargir le champ des possibles dans le monde du goût par le métissage des saveurs. Ce métissage qui permet de s'aimer les uns les autres dans l'ivresse de l'échange des produits de culture.

THOMAS DURIN

MADAMESAKE.FR



08

VOYAGE





ITALIE - PANTELLERIA
PARCO DEI SESI
 LA MÉDITERRANÉE RURALE CHIC

Paradis perdu au milieu de la grande bleue, entre la Sicile et la Tunisie, Pantelleria est une île volcanique et sauvage, striée de sentiers de randonnée et de rangs de vignes et d'oliviers. Sans plage, mais avec beaucoup de caractère. La Parisienne Margot Guelfi et le Milanais Massimiliano Panseca ont quitté leur vie urbaine survoltée pour créer ici un havre de paix, Parco dei Sesi : un concept mixte de mini-hôtel bâti en pierre de lave avec 13 chambres seulement, réservé aux adultes, de résidence d'artistes et de ferme écologique. Son restaurant célèbre les produits locaux gorgés de soleil. Sa piscine et ses terrasses en rooftop regardent la Méditerranée. Son studio de yoga et ses salles de massage invitent à la détente. Entre l'esprit slow living de l'hôtel et l'énergie de la terre volcanique, la magie opère.

CÉLINE BAUSSAY

PARCO DEI SESI
 STRADA PERIMETRALE OVEST 95, PANTELLERIA (ITALIE)
 PARCODEISESI.COM





FRANCE - PARIS

LES ITALIENS

DANS L'ŒIL DE BRUNO BARBEY

La maison d'édition Delpire & Co réédite une nouvelle version du livre photographique *Les Italiens* du reporter photographe franco-suisse Bruno Barbey. Il s'inspire de la série « Encyclopédie essentielle » imaginée par l'éditeur Robert Delpire au début des années 1960. Pour l'occasion, les 85 clichés en noir et blanc sont accompagnés d'un texte rédigé par l'écrivain italien Giosuè Calaciura. Découverte.

Photojournaliste de profession, Bruno Barbey a photographié de nombreux conflits en France et à l'étranger tels que la guerre du Golfe ou encore la révolte étudiante de mai 1968. Amoureux du néoréalisme, ses œuvres en sont pour la plupart imprégnées. Il rejoint en 1965 l'agence Magnum Photos qui se prend de passion pour ses photographies à la fois mélancoliques et saisissantes.

« *C'est l'Italie coupée en deux, celle du Sud et celle du Nord, dans un blanc et noir qui devient la métaphore de deux conditions différentes* », déclare Giosuè Calaciura. Dans les années 1960, Bruno Barbey eut l'idée de photographier les rues d'une Italie qui se rétablit doucement des méfaits de la Seconde Guerre mondiale. Page après page, les clichés en noir et blanc racontent une histoire. Celle d'une population qui tente de renouer avec les plaisirs de la vie simple.



En haut : © Bruno Barbey, Palerme, Sicile, 1964
En bas : © Naples, Campanie, 1966



300



VOYAGE



© Bruno Barbey, Venise, Vénétie, 1962

301



© Bruno Barbey, De Rome, Latium, 1964

« Les Italiens » de Bruno Barbey, c'est aussi une exposition. Les photographies en noir et blanc sont à découvrir jusqu'au 2 juillet au cœur du pavillon Comtesse de Caen, à l'Académie des beaux-arts, dans le 6^e arrondissement de Paris.

MARINE MIMOUNI

Les Italiens LES ITALIENS DE BRUNO BARBEY
 ÉDITIONS DELPIRE & CO
 42 €
 DELPIREANDCO.COM

« LES ITALIENS »
 ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS
 27, QUAI DE CONTI, PARIS, 6^e
 JUSQU'AU 2 JUILLET 2023
 ACADEMIEDESBEAUXARTS.FR



FRANCE - PARIS

MONSIEUR GEORGE

MAISON DE FAMILLE LUXUEUSE

Dans le 8^e arrondissement de Paris se niche Monsieur George, un hôtel-boutique cinq étoiles appartenant au groupe hôtelier HNG - à la tête de la collection Adresses Hotels. En hommage au premier président des États-Unis, George Washington, l'actrice et décoratrice d'intérieur Anouska Hempel a imaginé un lieu à la fois élégant et intimiste.

À peine entrés dans le lobby, les hôtes peuvent déjà admirer le puits de lumière dans lequel baigne l'hôtel. Dans un style Art déco, les matières nobles telles que le velours, le verre ou encore le marbre donnent le ton et nous invitent au voyage instantanément. Le vert prédomine de par les diverses plantes, mais aussi les dégradés de couleurs qui habillent chaque espace.





Ce joyau des temps modernes offre une capacité de 46 chambres et 3 suites – allant de 16 à 45 m² – emplies d'élégance. L'actrice Stacy Martin a d'ailleurs posé devant l'objectif dans la suite Garden pour notre dernier numéro. Certes minimalistes, les cocons de Monsieur George n'en sont pas moins confortables. Pour la plupart agrémentées d'un balcon ou d'une petite terrasse, les chambres offrent une vue imprenable sur la Ville lumière.

Le voyage continue chez Galanga, le restaurant gastronomique de Monsieur George, où la carte a été soigneusement dictée par le chef Thomas Danigo. Dans l'assiette, les végétaux prédominent. Frit ou grillé, caramélisé ou rôti, chaque produit est cuisiné avec amour dans le respect des traditions. Monsieur George vous invite à faire une pause loin de l'effervescence parisienne, laissez-vous tenter...

MARINE MIMOUNI
 MONSIEUR GEORGE
 17 RUE WASHINGTON, PARIS 8^E
 MONSIEURGEORGE.COM



FRANCE - ANTIBES

CAP D'ANTIBES BEACH HOTEL : SO CHIC!

Depuis le 26 avril 2023, une nouvelle adresse ensoleillée a éclo au cap d'Antibes : le Beach Hotel. Niché entre les ports Gallice et du Crouton, ce nouvel établissement cinq étoiles s'intègre à merveille dans la péninsule sauvage d'Antibes. Ce lieu de 35 chambres et suites tournées vers la mer a été repensé par l'architecte belge Bernard Dubois. L'accès de votre chambre donne directement sur la mer. La vue est imprenable, la végétation foisonnante et le jardin luxuriant enveloppe le lieu de sa tropicalité. À l'extérieur, l'on découvre le restaurant BABA (*ba* en hébreu signifie « venir ») et son bar circulaire à colonnes évoquant Tel-Aviv. Son chef israélien Assaf Granit propose de midi à minuit une cuisine levantine, légère, colorée, inspirée de plusieurs cultures. Vous trouverez une sélection de grands mezze à partager, des grillades préparées sur le mangal typiques du Moyen-Orient. Ce lieu singulier est dédié au partage, au mouvement, à l'image de la Méditerranée. Prêlassez-vous au soleil ou dans le spa de l'hôtel, géré en collaboration avec Le Tigre. Au programme ? Mezze, farniente et le bruit des vagues...

FLORA DI CARLO

BEACH HOTEL
10, BOULEVARD MARÉCHAL-JUIN, ANTIBES
CAPDANTIBES-BEACHHOTEL.COM



© Giulio Ghirardi

308



309

310





FRANCE - PARIS

HÔTEL DAME-DES-ARTS

LA RIVE GAUCHE GLAMOUR

Raphaël Navot, designer de l'année au salon Maison&Objet 2023, associé au studio Saint-Lazare pour la direction artistique, vient de revamper un bâtiment sans âme du quartier Latin, à Paris, pour lui offrir un supplément de style. Le nom de l'hôtel : Dame-des-Arts. Les murs et le mobilier sur mesure en courbes voluptueuses, les tons cuivre et terracotta, les éclairages feutrés, la signature musicale concourent à créer une atmosphère enveloppante qui fait toute l'originalité de ce 4 étoiles de 109 clés, doté d'un restaurant mexicain aux accents asiatiques, d'un studio de fitness et d'une salle de cinéma.

Son autre point fort, le bar en rooftop au 9^e étage avec une vue à 360° peu commune sur les toits et les monuments de la capitale. Le même panorama que peuvent apprécier les heureux occupants des deux junior suites et du penthouse.

CÉLINE BAUSSAY

DAME-DES-ARTS
4, RUE DANTON, PARIS 6^e
DAMEDESARTS.COM





HOTEL DAME DES ARTS

ACUMEN

FR N° 35 JUIN 2023

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Michael Timsit

RÉDACTRICE EN CHEF

Mélissa Burckel

RÉDACTION

Lisa Agostini,
Céline Baussay,
Stéphanie Dulout,
Nathalie Dassa,
Sophie Normand,
Sophie Reyssat,
Flora Di Carlo,
Antoine Blanc,
Thomas Durin,
Tanja Aksentijevic,
Pierre Charpiloz,
Marine Mimouni

SECRETARIAT DE RÉDACTION

Anne Choupanian,
Juliette Daniel

GRAPHISME & CRÉATION

Madame Polare Atelier
MADAMEPOLARE.COM

CONTACT

Galerie Joseph X Acumen Magazine
116, rue de Turenne
75003 PARIS (France)
+33 1 42 71 20 22

MELISSA.BURCKEL@MAGAZINE-ACUMEN.COM
REDACTION@MAGAZINE-ACUMEN.COM

INSTAGRAM
@ACUMENMAGAZINE
@GALERIEJOSEPH

PINTEREST
@ACUMEN_MAGAZINE
@GALERIEJOSEPH

MARKETING DIGITAL

Clémence Pornot,
Marie Dirassouyan,
Grace Alexandra Mabilemono,
Vincent Menard,
Sarah Moreau

TRADUCTION

Hayley Sherman,
Scilla Kuris,
Lauren Nufiez

CHEFFE DE PROJET

Valeriia Buklina,
Jeanne Malmasson

REPÉRAGE

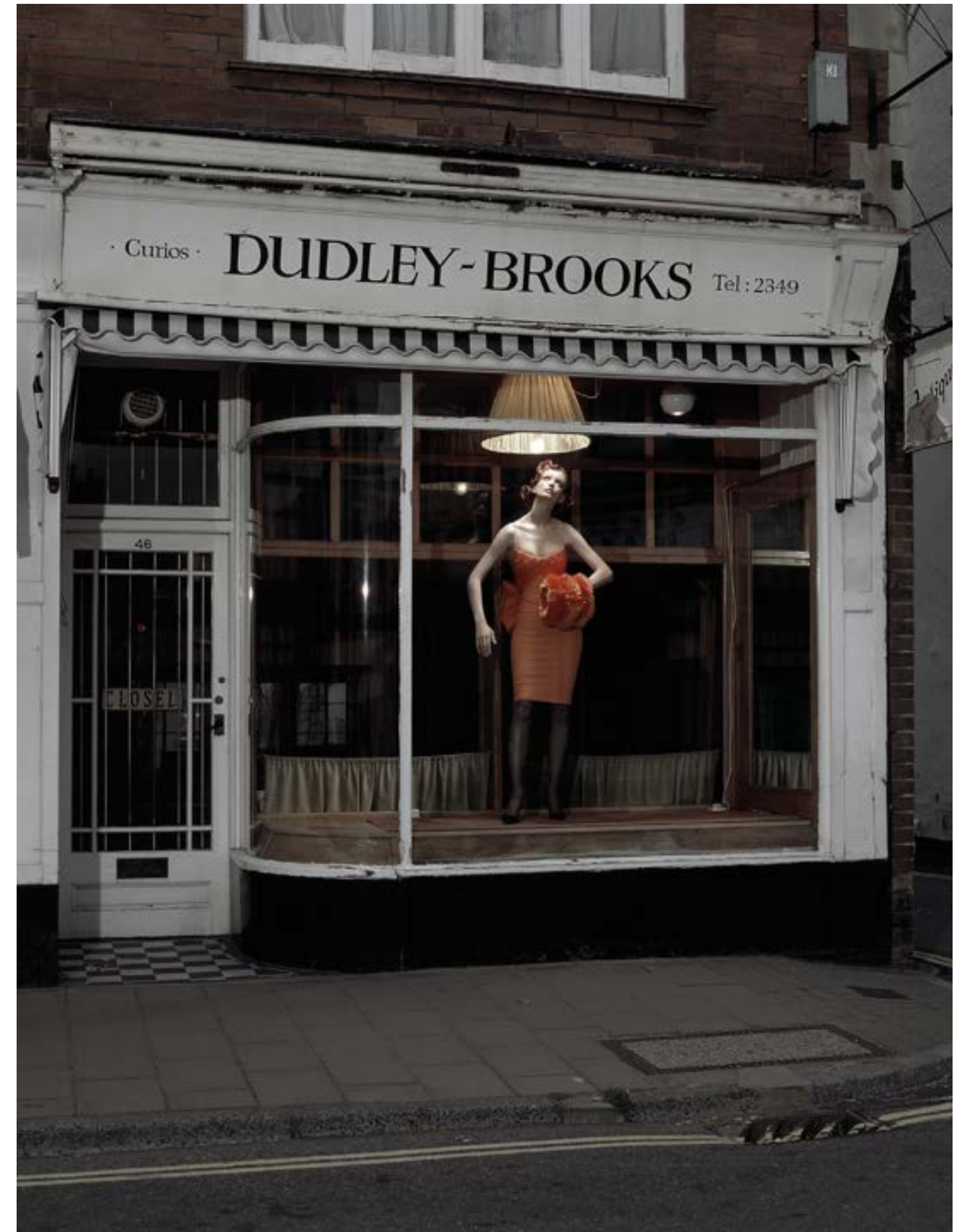
Sarah Sellam,
Léa Leguillette,
Inès Lamrani,
Kylène Cavaillon,
Marion Grabowski

COMPTABILITÉ

Samira Riadi Jaafri,
Alexandre Boucris

ADMINISTRATION

Oumaima Chraibi



© Geoff Kern

GALERIEJOSEPH.COM





© Eseniya Arastanova

UNE EXPÉRIENCE ET UNE CULTURE QUI NOUS DÉFINISSENT